

VII

PATRICK O'BRIAN

LES AVENTURES DE
**JACK
AUBREY**



J'AI
LU

“Le meilleur roman historique jamais écrit.”

THE NEW YORK TIMES

Patrick O'Brian (Chalfont St Peter, 1914 – Dublin, 2000) était une personnalité bien mystérieuse, qui a habité à Collioure de nombreuses années et a réussi à garder secrète l'histoire de sa vie, bernant systématiquement journalistes et critiques. Un homme qui n'a probablement jamais beaucoup navigué ; et pourtant, grâce à quantité de recherches dans les archives de l'amirauté londonienne, à beaucoup d'humour et de passion, le lecteur est pris par la houle tout au long de ces 21 tomes qui forment l'un des plus étonnants romans-fleuves du xx^e siècle.

Les aventures de Jack Aubrey

Volume 7

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les aventures de Jack Aubrey, volume 1 (comprenant *Maître à bord* et *Capitaine de vaisseau*), n° 13720.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 2 (comprenant *La « Surprise »* et *Expédition à l'île Maurice*), n° 13721.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 3 (comprenant *L'île de la Désolation* et *Fortune de guerre*), n° 13791.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 4 (comprenant *La citadelle de la Baltique* et *Mission en mer Ionienne*), n° 13790.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 5 (comprenant *Le port de la trahison* et *De l'autre côté du monde*), n° 13844.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 6 (comprenant *Le revers de la médaille* et *La lettre de marque*), n° 13845.

Les aventures de Jack Aubrey, volume 8 (comprenant *L'exilée* et *Une mer couleur de vin*), n° 13917.

PATRICK
O'BRIAN

Les aventures
de Jack Aubrey

Le rendez-vous malais
Les tribulations de la « Muscade »

ROMANS



The Thirteen-Gun Salute (Le rendez-vous malais)

© Patrick O'Brian, 1989

The Nutmeg of Consolation (Les tribulations de la « Muscade »)

© Patrick O'Brian, 1991

Cartes : © François Le Guern

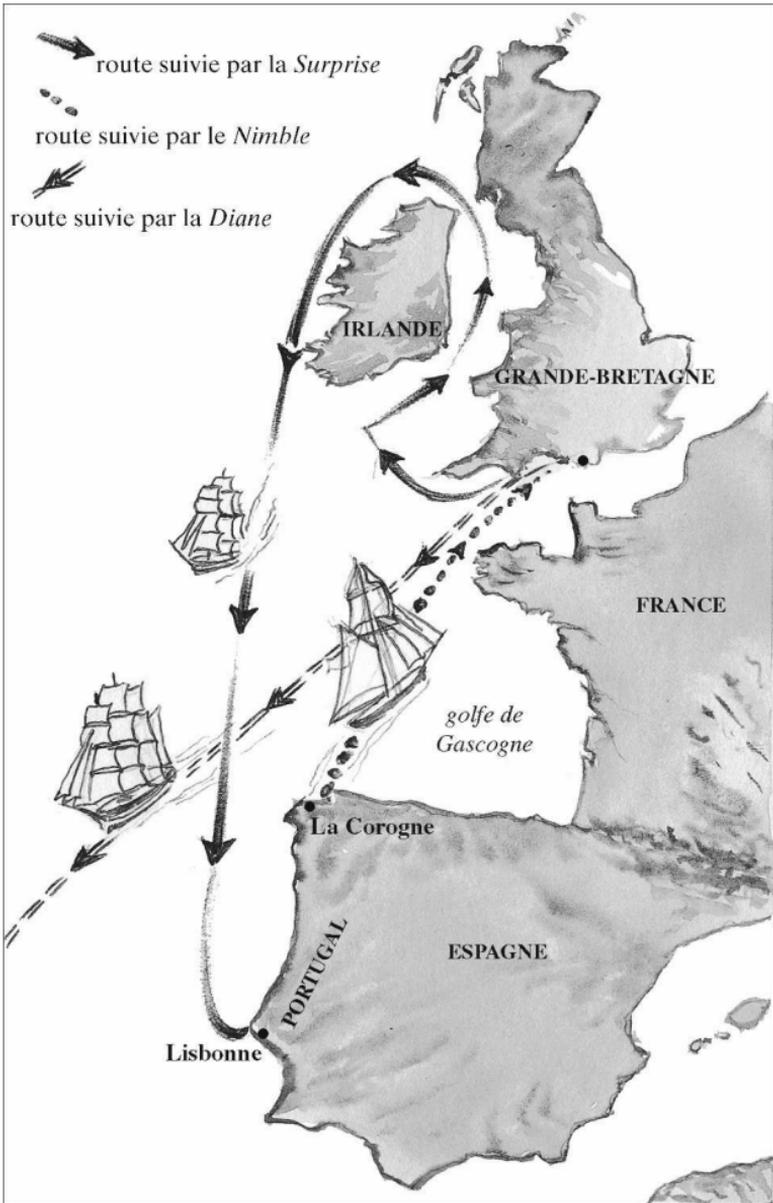
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© 2000, 2001, Presses de la Cité

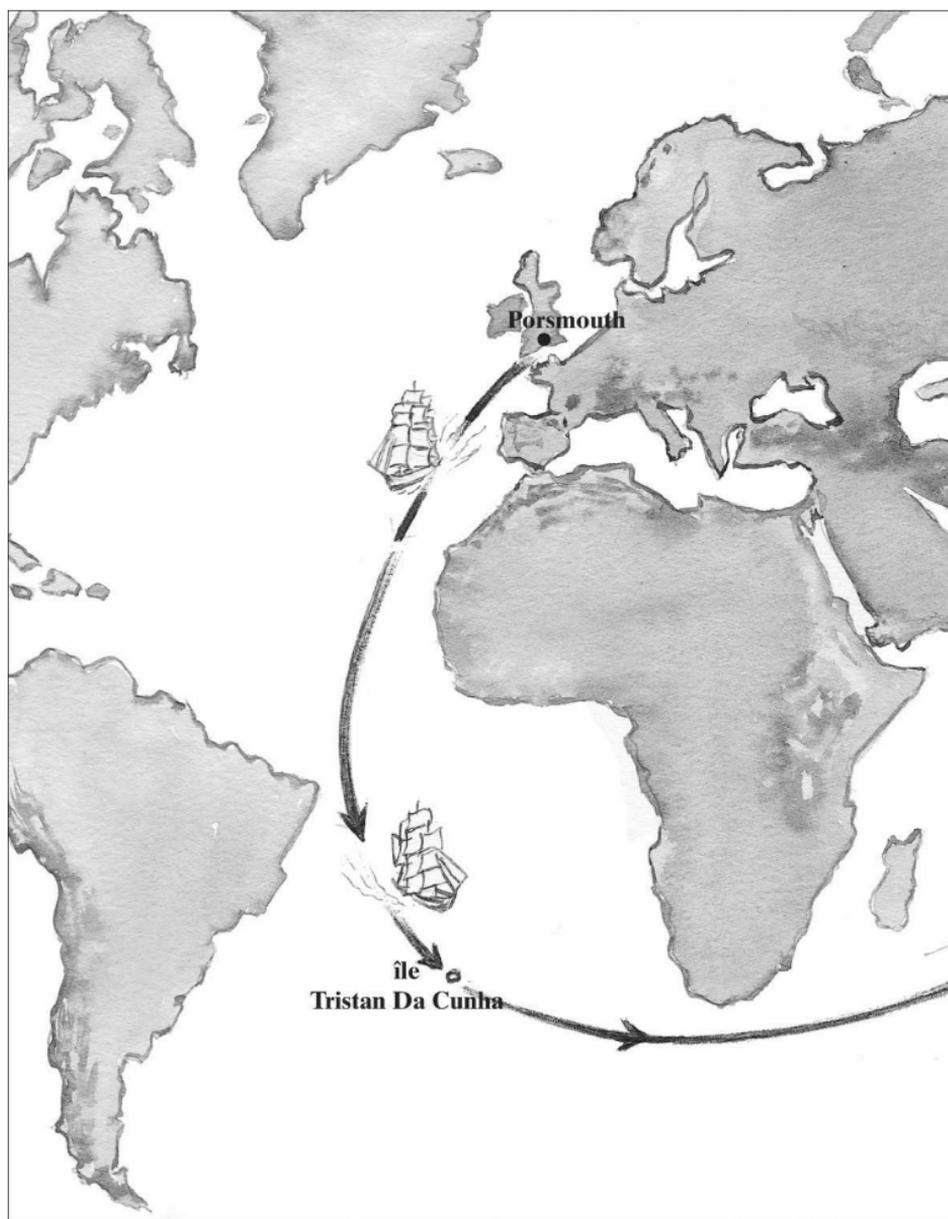
© 2005, 2011, Omnibus, Les Presses de la Cité,
pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cartes



Le rendez-vous malais (début)



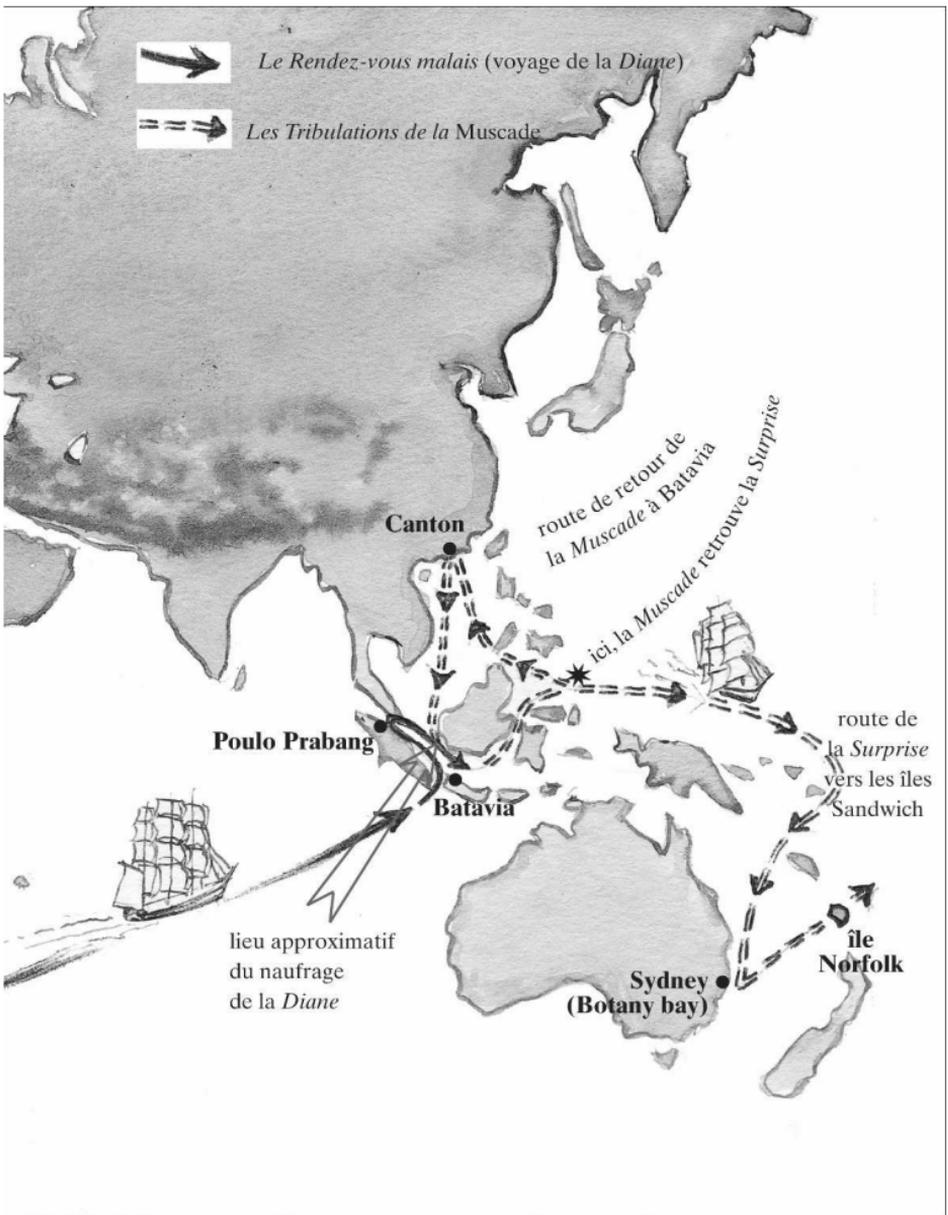
Le rendez-vous malais et Les tribulations de la Muscade



Le Rendez-vous malais (voyage de la *Diane*)



Les Tribulations de la *Muscade*



Canton

route de retour de
la *Muscade* à Batavia



ici, la *Muscade* retrouve la *Surprise*

Poulo Prabang

Batavia

route de
la *Surprise*
vers les îles
Sandwich

lieu approximatif
du naufrage
de la *Diane*

Sydney
(Botany bay)

île
Norfolk

Le rendez-vous malais

Traduit de l'anglais
par Florence Herbulot

À Richard Ollard

En dépit de la précipitation, beaucoup d'épouses et de bonnes amies étaient venues saluer le départ du navire, et les membres de l'équipage qui n'étaient pas affairés à le maintenir sur sa route difficile, au plus près dans la brise fraîche de sud-est, regardèrent loin là-bas à travers l'eau le friselis blanc de leurs mouchoirs jusqu'à ce que Black Point le dissimule tout à fait, l'efface entièrement.

Sur le gaillard d'arrière de la *Surprise*, les hommes mariés s'écartèrent de la lisse avec un soupir en refermant leur lunette. Ils étaient tous sincèrement attachés à leurs épouses et tous – Jack Aubrey, son commandant, le capitaine Pullings, volontaire aux fonctions de premier lieutenant, Stephen Maturin, son chirurgien, et Nathaniel Martin, l'assistant de ce dernier – regrettaient profondément cette séparation. Mais en fait, par suite de divers retards officiels et pour d'autres raisons, ils sortaient tous d'une période domestique particulièrement prolongée ; certains avaient vu leur situation fortement dégradée par l'arrivée d'un bébé ; d'autres avaient subi les occasionnelles divergences d'opinion, les parents acquis par mariage, les cheminées qui refoulent, les fuites de toitures, les impôts, les taxes, les obligations mondaines, l'insubordination ; tournant le

dos, ils regardaient à présent vers le sud-ouest si clair, le ciel bleu pâle animé de toute une flotte de petits nuages blancs et ronds circulant dans la bonne direction, la mer bleu plus sombre s'achevant en une ligne nette à l'horizon et, au-delà de cet horizon, des possibilités infinies, même aujourd'hui, malgré ce départ tardif sous de fâcheux auspices.

Parler d'une impression d'évasion ou de vacances serait une exagération absurde ; mais sous le regret planait un certain sentiment de retour vers un monde plus simple, dans lequel le toit, ou ce qui en tient lieu, n'avait pas à faire preuve d'une étanchéité universelle, où les cheminées et la taxe pour les pauvres devenaient négligeables, où une hiérarchie bien établie, indépendante de tout mérite moral ou intellectuel, annulait sinon les divergences d'opinion, du moins leur expression ouverte ; un monde ignorant les visites mondaines et où les serviteurs ne pouvaient donner leurs huit jours ; un monde privé de la plupart des comforts, complexe, certes, en conscience, et non dépourvu de dangers, mais dont la complexité était, pourrait-on dire, plus directe, moins infiniment variée ; et par-dessus tout, un monde auquel ils étaient habitués. Jack Aubrey, si l'on se limitait au simple décompte des jours, avait dû passer plus de temps en mer qu'à terre ; et en accordant plus de valeur aux années formatrices de sa jeunesse, l'observateur impartial aurait pu le considérer comme marin aux neuf dixièmes, surtout du fait que c'est en mer qu'il avait connu ses plus fortes émotions. Au vrai, l'amour et une rencontre avec la loi dans sa plus grande injustice l'avaient profondément marqué du côté de la terre, mais ces sentiments, malgré leur puissance, ne pouvaient égaler ceux qu'il avait connus comme marin, ni en nombre ni en intensité. En dehors même des périls

extrêmes de tempête et de naufrage naturels à sa profession, il avait livré plus de batailles navales, en ligne ou en combat singulier, que la plupart des officiers de son temps. Il avait abordé d'innombrables ennemis et c'est dans ces moments qu'il se sentait le plus totalement vivant. En temps ordinaire il n'avait rien d'agressif – c'était une créature joyeuse, optimiste, amicale, de bonne nature, sévère uniquement face aux mauvais marins – mais quand il se trouvait sur le pont d'un français, l'épée à la main, il éprouvait une joie sauvage et déchaînée, une plénitude incomparable ; et il se souvenait de tous les détails de chaque coup reçu ou donné, de tous les détails de l'engagement, avec la plus extrême clarté.

En cela il différait beaucoup de son ami Maturin, qui haïssait la violence et ne prenait aucun plaisir au combat. Obligé de se battre, il le faisait avec une efficacité glaciale, mais jamais sans une appréhension qu'il lui fallait sans cesse maîtriser, détestant à la fois l'occasion et son souvenir.

Martin, l'assistant du chirurgien, n'était pas non plus un virulent, peut-être en partie parce qu'il appartenait au clergé (quoique sans bénéfice ecclésiastique et, pour cette occasion, sans titre de révérend, ayant abandonné la robe pour ce voyage, ce voyage immense, peut-être une circumnavigation, entrepris comme assistant de Maturin), mais plus certainement parce qu'il ne pouvait éprouver de colère, de colère combattante, sans avoir été sérieusement attaqué, et bien peu même dans ce cas – rien qu'une impulsion défensive, sauvage et indignée. D'ailleurs il y avait probablement à bord de ce navire autant d'attitudes face au combat qu'il y avait d'hommes, et autant de types de courage ; mais même si la gamme s'étageait de la sombre fureur mortelle et inhumaine de Davies le Gauche au

simple bonheur que Barrett Bonden trouvait dans cette excitation immense, nul à bord de la *Surprise* n'aurait pu être qualifié de couard. À quelques rares exceptions près, c'était tous des marins de guerre professionnels. Certains venaient initialement de corsaires hauturiers, d'autres de contrebandiers côtiers, ou de navires de guerre ; mais c'était un équipage trié sur le volet (sa situation particulière avait permis à Jack Aubrey de choisir parmi une foule) et cela faisait assez longtemps qu'ils étaient ensemble, dans beaucoup de gros temps et quelques durs combats, pour avoir formé une collectivité distincte, avec un profond sentiment d'appartenance à leur navire et beaucoup de fierté à son égard.

Collectivité assez particulière, toutefois, pour un navire ayant à ce point l'aspect général d'un vaisseau de guerre, car non seulement elle ne comportait pas d'infanterie de marine, d'officiers en uniforme et d'aspirants, mais les hommes circulaient à l'aise, parfois même les mains dans les poches ; en dépit de la séparation récente on entendait quelques rires sur le gaillard d'avant ; et le quartier-maître à la gouverne, essuyant une larme sur sa joue et secouant sa tête grise, n'hésita pas à s'adresser directement à Jack :

— Je ne retrouverai jamais l'équivalent, monsieur. La plus jolie jeune femme de Shelmerston.

— Une très jolie jeune femme, c'est vrai, Heaven, dit Jack. Mrs Heaven, si je ne me trompe ?

— Eh bien, monsieur, en quelque sorte ; mais on dirait plutôt à la porcubine, à la vagabonde, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il y a beaucoup de bien à dire des porcubines, Heaven : Salomon en avait un millier, et Salomon savait vivre, je crois. Vous la reverrez certainement.

La *Surprise* elle-même était assez particulière. Bien qu'elle ressemblât énormément à un navire du roi, ce n'était en fait qu'une « lettre de marque », un vaisseau de guerre privé ayant licence de croiser contre l'ennemi ; mais ce n'était pas non plus une lettre de marque ordinaire, puisque le gouvernement lui payait ses frais pour se rendre dans les mers du Sud, afin d'y aller harceler les chasseurs de baleines et de fourrures français et américains et tous vaisseaux de guerre ennemis auxquels elle pourrait s'attaquer. Cela l'aurait normalement apparentée de près à l'un des vaisseaux nolisés par Sa Majesté, en particulier du fait que son équipage était exempt de la presse ; mais en réalité, l'objectif du gouvernement était de permettre au docteur Maturin d'explorer les possibilités d'apparition d'États indépendants au Chili et au Pérou – de leur apporter une aide pour qu'ils apparaissent – afin d'affaiblir l'empire espagnol. L'Espagne étant à ce moment l'alliée de l'Angleterre, le but ne pouvait être avoué, pas plus que les paiements ou d'ailleurs quoi que ce fût qui eût un rapport avec cette affaire potentiellement fort embarrassante.

Cela ne troublait pourtant pas le moins du monde les *Surprises*. Les hommes savaient qu'ils bénéficiaient de cette précieuse protection et qu'ils avaient réussi à rester inscrits sur les rôles, les rôles fort sélectifs, du corsaire le plus remarquablement chanceux, celui dont la liste des captures récentes permettait aux plus humbles de ses matelots de faire des ricochets avec leurs pièces d'or s'ils en avaient envie. Plusieurs d'entre eux et plusieurs de leurs camarades l'avaient fait au cours de ce réarmement particulièrement long avant le début du voyage vers l'Amérique du Sud, et se retrouvaient pauvres, quoique fort joyeux, puisque ce qui s'était

déjà produit pouvait fort bien se reproduire – était à peu près certain de se reproduire. Même une croisière brève, sans parler des mers du Sud, pouvait permettre au capitaine Aubrey de revenir avec tant de captures à sa suite que le port de Shelmerston en serait encombré pour la seconde fois.

Pourtant un plus grand nombre, en particulier les hommes touchant deux parts ou deux parts et demie, avaient écouté les conseils de leur capitaine. Le capitaine Aubrey était remarquablement habile à donner des conseils financiers : il prônait l'économie, la prudence, les revenus modestes (les bons à cinq pour cent de la Navy étaient la limite de ce qu'il pouvait approuver), la vigilance perpétuelle et la parcimonie. Chacun savait dans le monde maritime que si Jack Aubrey la Chance avait sans aucun doute mérité son surnom en mer, acquérant au moins trois fortunes avant ce dernier coup remarquable, il avait aussi été malchanceux à terre, et de manière spectaculaire. Il lui était arrivé de se conduire avec extravagance, entretenant une écurie de course et paradant chez Brooks ; d'autres fois, il s'était montré crédule, confiant dans les escrocs et leurs grands projets ; et d'une manière générale le désastre avait suivi toutes ses entreprises. Il était donc parfaitement clair pour un œil objectif que nul n'avait moins de droits que lui de donner des conseils. Mais parmi les matelots, la façon dont Aubrey manœuvrait son navire, son comportement lorsqu'il le menait au combat, la liste de ses victoires et la liste de ses captures contrebalançaient un certain manque de sens pratique ; ses paroles, toujours prononcées dans une excellente intention, toujours adaptées aux moyens et à la compréhension de son interlocuteur, avaient beaucoup d'influence, un peu comme celles du boxeur Tom Cribb

sur une question de politique étrangère : certains des Surprises, hommes mariés et dotés d'enfants, avaient quitté la mer. Mais aucun, à l'exception d'un aide voilier marié avec la fille et unique héritière d'un roulier, ne s'était retiré très loin ; les sept nouvelles auberges ou tavernes dénommées « Aux armes d'Aubrey » et arborant ce blason (d'azur à trois têtes de moutons arrachées, au naturel) sur leurs enseignes, éparpillées à présent dans la région, restaient toutes à proximité facile de la plage – et, il faut bien l'admettre, de tous les frères, oncles, cousins, neveux et même, Dieu nous préserve, petits-enfants contrebandiers des tenanciers.

Toutefois, les hommes prudents et en puissance d'épouse représentaient une si faible proportion de l'équipage de la frégate que même en les ajoutant aux miséreux, ils n'entamaient qu'à peine le second caractère particulier : la *Surprise* était aussi un navire armé pour l'essentiel d'hommes embarqués sans la contrainte de l'autorité, de la pauvreté ou du manque d'emploi, d'hommes qui avaient chez eux des sommes considérables et qui partaient pour ce voyage prodigieux afin d'y trouver autre chose – quelque chose de moins défini que le gain, et de plus important. Avec une telle multiplicité de personnalités, cet « autre chose » était forcément informe, malgré certaines composantes évidentes : l'attrait d'aller loin, à l'étranger, de voir de nouveaux pays, de faire des fredaines et peut-être de ramasser de l'or et de l'argent, de naviguer à bord d'un navire heureux, d'échapper en période de guerre à la forte probabilité d'un enrôlement par la presse et d'un service forcé sous les ordres d'officiers de caractère bien différent. Ce n'était pas le combat que les Shelmerstoniens n'aimaient pas, ni même le dur régime et la nourriture spartiate, mais les rigueurs

souvent inutiles de la discipline, les brimades, les coups et parfois l'oppression directe. Et s'il n'y avait pas à bord un seul être pour mépriser le butin – un sac de doublons enchante tous les cœurs – ce désir véritable et véhément n'était que rarement l'ingrédient majeur.

Il y avait aussi, bien entendu, des hommes dont « l'autre chose » était tout à fait clair. Jack Aubrey se moquait bien de l'argent : son seul objectif était d'être réintégré dans le service et de retrouver sa place sur la liste des capitaines de vaisseau de la Royal Navy, avec si possible son ancienneté antérieure. Tout cela lui avait été offert de manière semi-officielle et conditionnelle après la capture de la *Diane* ; et cela lui avait été promis absolument après son élection au Parlement, ou plutôt après que son cousin lui eut fait cadeau du bourg de poche de Milford. Mais enfin, à la fin des fins, Aubrey se montrait moins optimiste, moins confiant dans les promesses ; ses brèves rencontres avec la Chambre et ses collègues parlementaires lui en avaient appris beaucoup sur la fragilité du gouvernement et par conséquent de ses entreprises ; il ne doutait pas un instant des paroles de l'actuel Premier Lord, mais il savait que dans le cas d'un changement de ministre, ces paroles, ces paroles verbales et purement personnelles, ne lieraient pas nécessairement le successeur de Melville. Il savait aussi – et c'était là une évolution nouvelle, quoique pas totalement imprévue – que le régent ne lui était en aucune manière favorable. Cela venait en partie du fait que le frère du régent, le duc de Clarence, aux attaches navales, était à la fois l'un des plus fervents partisans de Jack et l'un des critiques les plus directs du régent – les deux frères se parlaient à peine ; de plus, un certain nombre d'amiraux whigs et fortement indépendants

clamaient aussi qu'Aubrey devait absolument être réintégré ; et pour couronner le tout, Jack avait fait l'une de ses rares incursions dans la littérature. Apprenant que dans un salon la maîtresse du régent, Lady Hertford, s'était montrée discourtoise envers Diana Maturin, sa cousine par alliance et femme de son meilleur ami, il avait déclaré en colère et dans un lieu un peu trop public : « Qui se ressemble s'assemble, vraiment ; poulettes de même couvée portent les mêmes plumes. Dryden l'a fort bien dit, parlant des maîtresses d'un autre grand homme : il a dit – il a dit – voilà, je l'ai. Il a dit : *Fausse, sotté, vieille, de mauvaise nature et de mauvaise éducation.* Eh oui, il n'y a pas mieux que Dryden. *Fausse, sotté, vieille, de mauvaise nature et de mauvaise éducation* – rien de plus mal élevé que d'être discourtois lors d'un lever ou dans un salon. »

C'est son ancien compagnon de bord, Mowett, qui lui avait appris cette citation mais c'est son actuel compagnon de bord, Maturin, qui lui avait révélé que ces paroles avaient atteint l'oreille royale. Stephen en tenait la nouvelle de son ami et collègue proche, Sir Joseph Blaine, le chef du Renseignement naval, qui avait ajouté :

— Si nous pouvions savoir qui était à ce moment dans la salle de backgammon, nous arriverions peut-être à mettre un nom sur le ver dans le fruit.

Car il y avait un ver dans le fruit. Quelque temps auparavant, deux agents français remarquablement bien placés, Ledward, du Trésor, et Wray, de l'Amirauté, avaient combiné une accusation contre Jack Aubrey : avec la connaissance intime que possédaient Wray des mouvements des officiers de marine et Ledward du monde criminel, l'accusation était si habilement élaborée qu'elle avait convaincu un jury du Guildhall ; Jack avait

été jugé coupable de manipulation à la Bourse, mis à l'amende, mis au pilori, et bien entendu rayé de la Liste navale. L'accusation était fautive, ce qu'avait prouvé un agent ennemi mécontent qui avait trahi Ledward et son ami, en fournissant la preuve irréfutable de leur trahison ; pourtant ni l'un ni l'autre n'avait été arrêté et l'on savait à présent qu'ils se trouvaient tous deux à Paris. Blaine était certain que quelque ami remarquablement influent les protégeait : sans doute une personnalité officielle permanente et très haut placée ; cet homme (ou peut-être ce petit groupe d'hommes), dont ni Blaine ni ses collègues ne parvenaient à découvrir l'identité en dépit de tous leurs efforts, restait actif, restait potentiellement très dangereux. Et comme une part au moins du complot de Wray était dirigée contre Aubrey par malveillance personnelle, c'était presque certainement l'influence de ce protecteur occulte qui provoquait l'étrange retard officiel et la répugnance à laquelle s'étaient heurtées toutes les propositions en faveur d'Aubrey, désormais innocenté, jusqu'au moment où il était devenu membre du Parlement.

— Le ver est encore avec nous, dit Blaine. Il doit être relativement visible en raison de ses fonctions ; il est très probable qu'il porte à Wray un attachement irrégulier ; et si une enquête fort délicate nous indique qu'un homme distingué à goûts ambigus — même le plus grand soin ne saurait dissimuler ce genre de chose aux yeux des valets — se trouvait dans la salle de backgammon vendredi, eh bien, peut-être pourrons-nous enfin mettre la main sur lui.

— Sans doute, dit Stephen, si nous admettons que le seul homme présent et disposé à colporter des commérages déplaisants fût le ver en question.

— C'est bien vrai, dit Blaine. Toutefois cela pourrait nous donner quelque indice ou indication. Mais de toute manière je vous supplie d'inciter notre ami à être discret. Dites-lui que même si le Premier Lord est un homme honorable, les affaires sont à présent d'une telle complexité qu'il pourrait être physiquement incapable de tenir ses promesses ; il pourrait être exclu de l'Amirauté. Dites à Aubrey de se montrer très prudent dans ses affirmations ; et dites-lui de prendre la mer aussitôt qu'il le pourra. Dites-lui qu'en dehors même des éléments évidents il y a des forces obscures qui pourraient lui nuire.

Jack Aubrey n'avait pas grande considération pour les capacités mathématiques ou astronomiques de son ami et aucune pour ses qualités marines, cependant que ses performances au billard, au tennis, à la balle, sans même parler du cricket, eussent été méprisables si elles n'avaient pas excité une compassion désespérée ; mais quand il s'agissait de médecine, de langues étrangères et de renseignement politique, Maturin eût pu être la réunion de toutes les sibylles combinées avec la sorcière d'Edmonton, les voyantes les plus célèbres et même le révérend almanach nautique. À peine Stephen achevait-il son récit par les mots : « On estime que vous seriez bien avisé de prendre la mer assez vite. Non seulement cela placerait les personnes en cause devant un fait accompli, mais cela pourrait aussi – pardonnez-moi, mon frère – vous empêcher de vous engager plus à fond dans un moment d'inattention ou en cas de provocation » que Jack lui lança un regard perçant et dit :

— Dois-je appareiller sans retard ?

— Je le crois.

Jack acquiesça, se retourna vers Ashgrove Cottage et lança « Ho, là-bas, ho, Killick, holà ! » d'une voix qui ne pouvait manquer de porter à deux cents yards.

Il n'avait pas besoin d'appeler si fort : après un laps de temps décent, Killick sortit de derrière la haie où il s'était caché pour écouter. La façon dont une créature aussi gauche et mal bâtie avait pu réussir à se dissimuler derrière cette haie rare et naine stupéfia Stephen. Ce jeu de boules nouvellement planté lui avait semblé l'endroit idéal pour quelques remarques confidentielles, ce qu'il y avait de mieux en dehors des landes découvertes désagréablement lointaines ; Stephen l'avait choisi délibérément mais, malgré son expérience dans ce genre de chose, il n'était pas infallible, et une fois de plus Killick venait de lui en remontrer. Il se consola en se disant que l'indiscrétion du valet était parfaitement désintéressée – l'amour du véritable avare pour les pièces en tant que pièces, et non comme moyen d'échange – et que sa loyauté envers les intérêts de Jack (tels que les percevait Killick) ne faisait aucun doute.

— Killick, dit Aubrey, mon coffre de mer pour demain à l'aube. Faites passer pour Bonden.

— Coffre de mer pour demain à l'aube, bien monsieur, et Bonden au jeu de quilles, répondit Killick sans que son visage de bois change le moins du monde.

Mais quand il eut parcouru un peu de distance il s'arrêta, revint derrière la haie et les observa un moment à travers les branches. Il n'y avait pas de jeu de boules dans le lointain hameau estuarien où Preserved Killick était né mais il y avait, il y avait toujours eu, un jeu de quilles ; et c'était le terme qu'il utilisait avec une obstination tenace, caractéristique de sa nature persévérante et maladroite.

Pourtant, se dit Stephen tandis qu'ils faisaient les cent pas comme sur un gaillard d'arrière verdoyant, ou du moins verdissant, Killick avait presque raison : cela ne ressemblait guère à un jeu de boules, pas plus que la roseraie de Jack Aubrey ne ressemblait à ce qu'aurait planté un chrétien pour son plaisir. On pouvait trouver la plupart des talents à bord d'un navire de guerre – les Sethiens de la *Surprise*, par exemple, aidés seulement de l'armurier et d'un aide charpentier, s'étaient construit une nouvelle maison de réunion dans ce que l'on pourrait qualifier de style babylonien, avec une chaîne de grands S dorés sur chacun de ses murs de marbre – mais dans le cas présent, le jardinage ne semblait pas en faire partie. Manifestement, l'art de la tonte non plus. La pelouse était émaillée d'atteintes en croissant, là où la lame mal dirigée avait plongé dans la terre : certains de ces croissants étaient chauves et jaunâtres, d'autres totalement nus ; et leur présence avait apparemment encouragé toutes les taupes du voisinage à dresser leurs monticules à côté.

Seule la part superficielle de son esprit faisait ces réflexions : en dessous régnait un mélange à peu près inexprimable de surprise et de consternation. Surprise, car tout en croyant connaître fort bien Jack Aubrey, il avait manifestement sous-estimé l'importance incommensurable que son ami attachait à tous les aspects de ce voyage. Consternation, car il n'avait pas eu l'intention d'être pris au mot. Ce « coffre de mer pour demain à l'aube » était fort incommode pour Stephen – il avait bien des choses à faire avant d'appareiller, bien plus qu'il ne pouvait confortablement en réaliser même dans les cinq ou six jours qui lui seraient accordés – mais il avait choisi ses mots de telle manière, en particulier pour le discours précédant l'avertissement direct, qu'il ne

parvenait pas à entrevoir un moyen de les rattraper de façon cohérente. De toute manière, son imagination était à marée particulièrement basse, de même que sa mémoire – s'il s'était souvenu que la frégate était déjà totalement avitaillée pour son grand voyage, il eût été moins prophétique. Il était dans un état d'esprit et une humeur effroyables, mécontent des gens de sa banque, mécontent des universités où il avait l'intention de créer des chaires d'anatomie comparative ; il avait faim et il était fâché contre sa femme qui lui avait déclaré de sa voix claire et sonore : « Je vais vous dire, Maturin, si ce bébé que nous avons fait a le moins du monde l'expression maussade, bilieuse, irritable que vous avez ramenée de la ville, il sera échangé immédiatement contre quelque chose de plus joyeux venu de l'hôpital des enfants trouvés. »

Il pouvait, bien sûr, théoriquement, dire « ce navire n'appareillera que lorsque je serai prêt » car, chose absurde, il en était le propriétaire ; mais la théorie restait si lointaine d'une pratique concevable, les relations entre Aubrey et lui étant ce qu'elles étaient, qu'il ne s'y attarda pas ; et dans le désordre de son esprit et de ses réflexions dû au mécontentement, il ne trouva rien d'autre avant que Bonden n'arrive au pas de course, que les chaises de poste de la Chèvre et du George ne soient retenues, et les messagers exprès envoyés à Shelmerston, Londres et Plymouth ; et même si Maturin avait su parler avec la voix des anges, il était à présent trop tard pour qu'il pût se dédire de manière décente.

— Grand Dieu, Stephen, dit Jack en tendant l'oreille vers la tour de l'horloge dans la cour des écuries, belle et grande cour aujourd'hui remplie des arabes de Diana, nous devons aller nous changer. Le dîner sera prêt dans une demi-heure.

— Ah, bonté divine, s'exclama Stephen dans une bouffée fort inhabituelle d'irascibilité, faut-il que nos vies soient réglées par la cloche à terre aussi bien qu'en mer !

— Cher Stephen, dit Jack avec un regard affable quoiqu'un peu surpris, c'est ici la maison de la liberté, voyez-vous. Si vous préférez emporter un pâté de porc froid et une bouteille de vin dans le pavillon d'été, ne vous sentez en rien contraint. Pour ma part, je n'ai pas envie de froisser Sophie qui a l'intention de mettre une robe prodigieusement belle : je crois que c'est notre anniversaire de mariage, ou peut-être celui de sa mère. Et de toute manière nous attendons Edward Smith.

En fait, Stephen n'avait pas non plus envie de froisser Diana. Ils s'étaient récemment disputés plus qu'à l'habitude, y compris une bagarre furieuse à propos de Barham Down. L'endroit était trop vaste et beaucoup trop isolé pour une femme vivant seule ; l'herbe ne convenait en rien pour un haras – elle avait vu le foin tiré des prés : il était pauvre et maigre. Et la surface dure et accidentée des pistes mettrait en pièces les sabots délicats. Il vaudrait beaucoup mieux qu'elle reste avec Sophie et qu'elle utilise les prairies inoccupées de Jack – une herbe magnifique, presque aussi belle que celle du Curragh de Kildare. Cela avait débouché sur l'inopportunité qu'elle monte à cheval tant qu'elle était enceinte et sur sa réponse : « Dieu bon, Maturin, comme vous y allez. On croirait que je suis une génisse de concours. Vous transformez ce bébé en un fâcheux infernal. »

Il regrettait extrêmement leurs désaccords, surtout du fait qu'ils étaient plus – non, pas plus virulents ou véhéments, mais plus vifs depuis leur véritable mariage, leur mariage à l'église. Au cours de leur

cohabitation antérieure, ils s'étaient querellés, bien entendu ; mais très modérément – sans jamais élever la voix, sans jurons, sans meubles ou même assiettes brisés. Toutefois le mariage avait coïncidé avec l'abandon par Stephen d'une très longue habitude de consommation d'opium ; quoique médecin, c'est seulement à ce moment qu'il s'était totalement rendu compte à quel point sa potion avait sur lui un effet apaisant, à quel point elle calmait son corps autant que son esprit et quel mari honteusement inadéquat elle avait fait de lui, surtout pour une femme comme Diana. La modification de son comportement, modification très nette (car sans l'assommoir du laudanum il était d'un tempérament ardent), avait ajouté une profondeur presque entièrement nouvelle et presque entièrement bénéfique à leur relation ; et si l'on pouvait selon toute probabilité y trouver la cause de la chaleur avec laquelle ils discutaient désormais, chacun préservant une indépendance en péril, c'était aussi et très certainement la cause de ce bébé. Quand Stephen avait entendu pour la première fois le battement du cœur foetal, son cœur à lui s'était arrêté, puis retourné. Il avait été comblé d'une joie inconnue jusque-là, et d'une sorte d'adoration pour Diana.

L'association d'idées le conduisit à dire, alors qu'ils étaient à mi-chemin de la maison :

— Jack, dans ma hâte, j'ai failli oublier de vous dire que j'ai deux lettres de Sam et deux à son propos, toutes apportées par le même paquebot de Lisbonne. Dans l'une et l'autre il vous envoie ses souhaits les plus respectueux et les plus affectueux (le visage de Jack rougit de plaisir) et je crois que ses affaires sont en très bonne voie.

— Je suis enchanté, enchanté de l'apprendre, dit Jack. C'est un excellent et charmant garçon.

Sam Panda, aussi grand qu'Aubrey et plus large encore, était le fils naturel de Jack, noir comme de l'ébène polie mais avec une ressemblance absurde – le même port de tête, la même gentillesse d'homme puissant, les mêmes traits, transposés dans une autre clef. Élevé par des missionnaires irlandais en Afrique du Sud, il était à présent dans les ordres mineurs ; d'une intelligence inhabituelle, il avait, sous l'angle purement temporel, une brillante carrière devant lui, si seulement une dispense pouvait lui permettre d'être ordonné prêtre, car sans cela un bâtard ne parvenait jamais à s'élever beaucoup plus haut qu'un exorciste. Stephen l'aimait beaucoup depuis leur première rencontre dans les Caraïbes et il exerçait en sa faveur son influence à Rome et ailleurs.

— En fait, poursuit Stephen, son agacement diminuant au fur et à mesure qu'il parlait, je crois que tout ce qui lui manque à présent, c'est une parole favorable du patriarche, que je me flatte de pouvoir obtenir quand nous toucherons à Lisbonne.

— Le patriarche ! s'exclama Jack avec un grand rire. Y a-t-il vraiment un patriarche à Lisbonne ? Un patriarche vivant ?

— Bien sûr qu'il y a un patriarche. Comment pensez-vous que l'église portugaise pourrait fonctionner sans patriarche ? Même les sectes les plus récentes constatent la nécessité de ce qu'elles appellent évêques et même parfois archevêques. Le premier écolier venu sait qu'il y a et qu'il y a toujours eu des patriarches à Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, aux Indes, à Venise et, comme je vous le disais, à Lisbonne.

— Vous m'étonnez, Stephen. J'avais toujours imaginé les patriarches comme de très, très vieux messieurs des temps anciens, avec une barbe

jusqu'aux genoux et de longues robes – Abraham, Mathusalem, Anchise et ainsi de suite. Mais vous avez des patriarches vivant aujourd'hui encore, ha, ha, ha ! (Son rire exhalait tant de bonne humeur et d'amusement qu'il était impossible de conserver une expression boudeuse ou renfrognée.) Pardonnez-moi, Stephen, je ne suis qu'un marin ignorant, vous savez, et je n'avais pas d'intention irrespectueuse – des patriarches, ah, Grand Dieu ! (Ils atteignirent l'allée de graviers et Jack poursuivit avec un air plus grave mais d'une voix plus basse :) Je suis profondément heureux de ce que vous me dites de Sam. Il mérite tellement de progresser après toutes ces études, le latin, le grec et probablement la théologie aussi – sans rien avoir du rat de bibliothèque – il doit bien peser deux cent quarante livres et il est fort comme un bœuf. Et les lettres qu'il m'écrivait sont si aimables et discrètes – diplomates, si vous voyez ce que je veux dire. N'importe qui pourrait les lire. Mais, Stephen (il baissait encore la voix tout en montant les marches), inutile d'en parler, à moins que vous ne le jugiez bon, bien entendu.

Sophie avait aimé ce qu'elle avait vu de Sam, et malgré la parenté très évidente avec son mari elle n'en avait rien dit : la conception de Sam était de si loin antérieure à son apparition sur la scène qu'elle n'avait pas grande raison d'éprouver un sentiment d'injure personnelle, et l'indignation vertueuse n'était pas dans sa nature ; toutefois Jack lui en éprouvait une profonde gratitude. Il ressentait aussi une culpabilité parallèle quand Sam était présent à son esprit ; mais ce n'était nullement des sentiments obsessionnels, et pour l'instant il lui fallait résoudre un problème tout à fait différent.

Quand il pénétra dans le salon, les cheveux poudrés de frais et en bel habit écarlate, il ne restait pas

trace de culpabilité dans son expression ou son ton de voix. Il jeta un coup d'œil à la pendule, vit qu'il s'en fallait d'au moins cinq minutes avant l'arrivée de ses hôtes et dit :

— Mesdames, je suis désolé d'avoir à vous annoncer que notre séjour à terre est terminé. Nous embarquons demain et appareillons à la marée de midi.

Elles se récrièrent toutes ensemble, aigre et discordante clameur de désaccord – il ne pouvait pas s'en aller ; on avait toujours dit et prévu six jours de plus ; comment le linge pourrait-il être prêt ? avait-il oublié que l'amiral Schank venait dîner jeudi ? c'était l'anniversaire des filles le quatre : elles seraient tellement déçues ; comment pouvait-il avoir oublié l'anniversaire de ses filles ? Même Mrs Williams, sa belle-mère, que la pauvreté et l'âge avaient brutalement réduite à un personnage pitoyable, hésitant, craignant d'offenser ou de ne pas comprendre, universellement civil, douloureusement obséquieux envers Jack et Diana, presque méconnaissable pour ceux qui l'avaient connue redoutable mégère dans la force de l'âge, retrouva un peu de son feu pour déclarer que Mr Aubrey ne pouvait véritablement s'enfuir de cette manière sauvage.

Stephen entra, et Diana se porta aussitôt vers lui, debout dans l'embrasure de la porte. Au contraire de Sophie elle s'était habillée sans y porter grande attention, en partie à cause de son désaccord avec son mari et en partie parce qu'elle trouvait que « les femmes à gros ventre n'ont rien à faire de parures ». Elle lui redressa son gilet et dit :

— Stephen, est-il vrai que vous appareillez demain ?

— Si Dieu veut, répondit-il en la fixant d'un regard un peu hésitant.

Elle sortit aussitôt de la pièce et on l'entendit monter l'escalier en courant quatre à quatre comme un gamin.

— Ciel, Sophie, quelle robe magnifique vous portez, vraiment, dit Stephen.

— C'est la première fois que je la mets, répondit-elle avec un pauvre petit sourire et les yeux pleins de larmes, c'est le velours de Lyon que vous avez eu la bonté de...

Les invités arrivaient : Edward Smith, compagnon de bord de Jack sur trois navires différents et à présent capitaine du *Tremendous*, soixante-quatorze, et sa jolie petite épouse. Bavardage, bavardage incessant, bavardage cordial de vieux amis au cours duquel Diana se glissa dans la pièce, tout en soie bleue des pieds à la tête, la teinte la mieux choisie pour faire ressortir la beauté d'une femme à cheveux noirs, aux yeux bleus, avec un immense diamant, plus bleu encore, niché au creux de sa poitrine. Elle avait eu vraiment l'intention de faire une entrée discrète, de passer inaperçue, mais la conversation s'arrêta net et Mrs Smith, aimable dame de campagne qui bavardait de gelée, resta muette, bouche ouverte, devant le Blue Peter, le pendentif qu'elle n'avait encore jamais vu.

Silence bienvenu, en somme, car Killick, qui, à terre, jouait le rôle de maître d'hôtel, s'était amélioré depuis peu ; il savait qu'il ne devait pas montrer la salle à manger du pouce par-dessus l'épaule, comme à bord, en disant « c'est prêt », mais il n'était pas encore tout à fait sûr de la forme appropriée à adopter, et là, entrant juste derrière Diana, il dit à voix basse, d'un ton hésitant que l'on n'aurait probablement pas entendu s'il y avait eu du vacarme :

— Le dîner est servi, monsieur, que je veux dire, madame, s'il vous plaît.

Un assez bon dîner à la manière anglaise, un dîner de deux services avec cinq plats, mais sans rien de comparable avec ce que Sophie aurait pu commander si elle avait su que c'était le dernier repas à terre de Jack pour un temps considérable. Du moins le meilleur des portos était-il monté de la cave et quand les dames en somptueuse toilette les quittèrent, ces messieurs s'y attaquèrent.

— Quand ils font de bons portos, et les meilleurs bordeaux ou bourgognes, dit Stephen, observant la flamme d'une chandelle à travers son verre, les hommes se conduisent en créatures raisonnables. Dans la quasi-totalité de leurs autres activités nous ne voyons que sottises et chaos. Ne diriez-vous pas, monsieur, que le monde est rempli de chaos ?

— Sans aucun doute, monsieur, dit le capitaine Smith. Sauf sur un vaisseau de guerre bien mené, nous sommes environnés par le chaos.

— Chaos partout. Rien ne devrait être plus simple que de gérer une maison de banque. Vous recevez de l'argent, vous l'inscrivez ; vous versez de l'argent, vous l'inscrivez, et la différence entre ces deux sommes représente le solde du client. Mais puis-je obtenir de ma banque qu'elle m'indique mon solde, réponde à mes lettres, exécute promptement mes instructions ? Non point. Quand j'y vais pour récriminer, je nage dans le chaos. L'associé que je souhaite voir est parti pêcher le saumon dans sa Tweed natale, les papiers sont égarés, les papiers ne sont pas disponibles, personne dans la maison ne peut lire le portugais ou comprendre la façon dont les Portugais mènent leurs affaires, il vaudrait mieux que je prenne rendez-vous pour revenir dans une quinzaine. Je ne dis pas qu'ils soient déshonnêtes (bien qu'il y ait quatre pence de divers inexplicables qui ne me plaisent guère) mais je dis qu'ils sont

incompétents, luttant en vain dans un brouillard amorphe. Dites-moi, monsieur, connaissez-vous un banquier qui sache réellement son métier ? Quelque Foo-T'i Ke moderne ?

— Oh Stephen, je vous en prie ! s'exclama Jack, car Edward comme Henry Smith, fils d'un pasteur de l'église évangélique qu'ils admiraient beaucoup, étaient connus dans la Navy comme des capitaines fort dévots (prière à bord tous les jours, et deux fois le dimanche) et si leurs qualités de combattants effaçaient toutes les implications bigotes du terme, on les savait très stricts sur le plan des incongruités, gros mots ou jurons. Les deux frères, dévots ou pas, lui avaient prodigué leur bonté et leur attention dans sa récente disgrâce, avec des risques considérables pour leur carrière navale, et il ne voulait à aucun prix que son hôte soit offensé.

— Je parle d'un banquier, Foo-T'i Ke, Mr Aubrey, dit Stephen en le regardant d'un œil froid. Foo-T'i Ke, je répète, grand argentier du onzième empereur Ming, Chia-Ching : le type même de personne connaissant bien son affaire.

— Oh ? Je ne connaissais pas – votre prononciation, peut-être, m'a trompé. Je vous demande pardon. Mais de toute manière, le capitaine Smith est le frère de ce monsieur dont je vous ai parlé, ce monsieur qui crée une banque tout près d'ici. C'est-à-dire une autre banque, car ils ont des bureaux dans tout le pays et à Londres, bien sûr. Vous connaissez aussi son autre frère, Henry Smith, qui commande *Revenge* et qui a épousé la fille de l'amiral Piggot : une famille profondément maritime. Le pauvre Tom serait devenu marin aussi, sans sa jambe infirme. Une banque remarquable, j'en suis certain ; je suis en train d'y faire quelques transferts considérables, la proximité de Tom Smith étant si commode.

Mais quant au vôtre, Stephen, je n'ai pas aimé du tout voir le jeune Robin perdre quinze mille guinées en une soirée chez Brooks.

— Ce n'est pas à moi de vanter la banque de ma famille, dit le capitaine Edward Smith, mais je pense pouvoir affirmer qu'il n'y a pas de chaos dans les affaires de Tom, ou du moins aussi peu qu'on puisse l'imaginer dans ce monde sublunaire. Qu'une lettre arrive, on lui répond le même jour, les quatre pence ne restent pas inexpliqués et les billets de Tom sont honorés dans tout le pays, même en Écosse, aussi facilement que ceux de la Banque d'Angleterre.

— Il joue joliment au cricket aussi, en dépit de sa pauvre jambe, dit Jack. Il a un homme qui court pour lui quand il est à batte et il est capable de bôler un twister absolument diabolique. Je le connais depuis mon enfance.

— Je vous demande pardon, monsieur, de ne pas vous avoir reconnu plus tôt, dit Stephen, j'ai eu le plaisir de rencontrer votre frère assez souvent à bord du *Revenge* et si je n'avais pas été dans une telle confusion j'aurais discerné immédiatement la ressemblance.

Elle était effectivement très marquée ; et dans le salon Stephen envisagea l'étendue possible des ressemblances familiales : dans ce cas les deux frères étaient des officiers de marine caractéristiques de l'espèce que Stephen aimait le mieux – des hommes à visage buriné par les éléments, de beaux visages capables, à l'expression ouverte et amicale, sans rien de la gêne, de l'autosatisfaction et de la morgue si fréquentes chez les soldats ; tous deux se ressemblaient beaucoup physiquement et Edward Smith avait exactement le même rire sensible, affable et le même mouvement de tête qu'Henry.

Mrs Williams était venue vers le capitaine chercher de l'aide :

— Certainement, vous, monsieur, qui connaissez Mr Aubrey depuis si longtemps, saurez lui faire comprendre comme il est mal de s'enfuir de cette manière sauvage, avec l'anniversaire des petites filles si proche et le Parlement qui doit être convoqué d'un jour à l'autre ?

— Eh quoi, madame, dit le capitaine Smith avec son petit rire et en inclinant la tête, avec la meilleure volonté du monde pour vous servir, je crains que ce ne soit tout à fait au-delà de mes forces.

C'était au-delà des forces de tous. Quand Jack Aubrey parlait de sa voix de capitaine, Sophie, Diana et Stephen savaient parfaitement qu'il pouvait et qu'il allait s'enfuir de cette manière sauvage ; Stephen en particulier l'avait souvent vu le faire. Lorsqu'il y avait quelque avantage maritime à gagner en ne perdant pas une minute, qu'il s'agisse de l'avantage du vent, de la chasse, du combat ou d'une échappée, les navires placés sous le commandement d'Aubrey étaient tout à fait capables de filer leur câble et de s'enfuir hors de toute portée, laissant à terre permissionnaires, douceurs et même le café sacré du capitaine, sans parler d'obligations mondaines non satisfaites. Stephen savait que rien ne pouvait changer cet état de choses ; il en était conscient depuis le début ; et c'est pour cela qu'il se trouvait à présent debout sur le gaillard d'arrière de la *Surprise*, le regard morose tourné vers le large, victime de son propre pouvoir de persuasion.

Cinq ou six jours de plus lui auraient tellement facilité la vie. Mais par ailleurs, Jack était sans doute bien plus en sécurité en mer : avec l'ouverture du Parlement si proche il aurait pu faire une autre gaffe ou, chose beaucoup plus probable, cette obscure

influence néfaste aurait pu lui en faire endosser une, soit par provocation d'un tiers, soit par pure invention. Non. Dans l'ensemble, Stephen était heureux d'être en mer. Ses affaires étaient peut-être encore dans un certain désordre mais Jack avait prévu que le commis embarque à Plymouth et rejoigne la frégate au large d'Eddystone : Standish apporterait mille choses, dont le courrier, et le cotre pilote qui l'amènerait pourrait remporter des lettres. Et puis il y avait toujours cette escale à Lisbonne. Malgré tant d'inconvénients – agaçants pour un esprit déjà énervé et privé de son baume habituel, mais minimes au total –, le grand voyage que Martin et lui attendaient avec tant d'impatience comme philosophes naturels avait en fait commencé, un voyage plus important encore pour Maturin du point de vue du Renseignement. Il existait un parti pro-français considérable dans les possessions d'Amérique du Sud, et ce parti était également très favorable à l'esclavage ; Stephen était aussi fortement opposé aux Français, c'est-à-dire aux Français impérialistes et bonapartistes, qu'à l'esclavage, qu'il haïssait de tout son être, de même qu'il haïssait les autres formes de tyrannie comme celle des Castillans en Catalogne.

Les autres compagnons de bord de Jack Aubrey, surtout ceux qui naviguaient avec lui depuis ses premiers commandements, étaient aussi très habitués à ces départs abrupts. Mais s'ils n'étaient pas mentalement déconcertés par le fait que la frégate ait quitté Shelmerston enguirlandée de toutes sortes de cordages disgracieux, avec des pots de peinture ouverts éparpillés sur le pont, une partie de sa fourrure de préceinte tribord mise à nu tandis que le reste était goudronné et passé au noir de fumée, cependant que tout le linge des officiers était resté à terre, ils en étaient très affectés physiquement

puisque toute cette confusion horrible et fort peu marine devait être remise en ordre sans perdre un instant. Ils se trouvaient tous sur le pont et à présent que Penlee Head se trouvait loin derrière, ils étaient, comme la quasi-totalité de l'équipage, excessivement affairés. Excessivement affairés, mais pas le moins du monde dérangés ou surpris : les plus sagaces des vieux matelots savaient que Jack Aubrey appareillait rarement, sinon jamais, avec une telle hâte à moins d'avoir été personnellement informé (« et de quoi, matelot ? et de quoi ? » demandaient les plus vieux et les plus sagaces, en se tapotant le côté du nez) d'un ennemi à attaquer ou d'une prise glorieuse à quelques centaines de milles de là ; c'est pourquoi ils se consacraient à leurs devoirs avec un zèle plus grand encore que leur dévotion totale ne l'imposait.

Tom Pullings, auquel on donnait du « capitaine » par courtoisie mais qui n'était en fait que capitaine de frégate de la Royal Navy et qui, comme bien d'autres hommes de même rang, n'avait pas de navire à commander, était là une fois encore en tant que volontaire, et il occupait à présent le gaillard d'arrière avec le capitaine. Davidge se trouvait dans l'embelle avec le charpentier et un grand nombre de matelots robustes pour ranger les nombreux canots de la frégate ; West et le bosco, sur le gaillard d'avant, faisaient apparemment joujou avec un monceau invraisemblable de cordages tandis que les hommes se glissaient autour d'eux, au-dessus d'eux, derrière eux, tous matelots expérimentés se consacrant à leur tâche.

Tous ces officiers étaient déjà à bord de la *Surprise* pour sa dernière croisière au succès si spectaculaire, commencée comme une simple sortie d'essai dans les eaux proches, préparation pour ce long voyage actuel, et qui avait donné des résultats si inattendus ;

Davidge et West étaient présents d'abord parce qu'ils se sentaient engagés envers Aubrey, mais aussi parce qu'ils souhaitaient s'enrichir plus encore (tous deux avaient eu de lourdes dettes à régler sur leur part de prises) et parce que, le service estimant d'une manière générale qu'Aubrey serait réintégré tôt ou tard, ils espéraient assez pouvoir retrouver dans son sillage leur place sur la Liste navale. Le premier motif de Pullings était la dévotion pure envers Jack, légèrement renforcée par l'apparition d'un peu d'aigreur chez Mrs Pullings (inimaginable pour ceux qui l'avaient connue, timide campagnarde, plusieurs années et quatre solides enfants auparavant) qui lui demandait de plus en plus fréquemment pourquoi lui n'avait pas de navire alors que des moins que rien comme Willis et Caley en étaient pourvus, et qui avait écrit à l'Amirauté une lettre, à l'habileté et à l'orthographe douteuses, pour renforcer cette réclamation.

C'est à peu près le même type d'attachement qui avait amené et maintenu à bord le personnel habituel de Jack Aubrey – son personnel au sens naval, c'est-à-dire son patron de canot, son valet, ses canotiers et un nombre considérable d'hommes qui avaient navigué avec lui tout au long de cette guerre et parfois une partie de la précédente, comme le vieux Plaice et ses cousins, comme un homme terrifiant nommé Davies le Gauche, être particulièrement vigoureux, maladroit, violent, ivrogne et de mauvais caractère qui le hantait voyage après voyage en dépit de tous les efforts. Aussi, pour ces hommes, le fait de se trouver à bord d'un navire mené comme un vaisseau de guerre était le mode de vie naturel et habituel, aussi naturel que leurs pantalons larges et leurs blouses confortables. Porter de longs manteaux pour étonner amis et parents

à terre était fort gratifiant pour l'esprit, de même qu'arpenter les ruelles de Gosport en chantant et criant ou faire la fête de Wapping à la Tour de Londres ; mais en dehors de ce genre d'amusement, la fonction principale de la terre était de fournir des vivres aux navires – ce n'était pas un lieu pour mener une vraie vie. Et puis, vivre en mer, ils y étaient habitués, et ils aimaient toutes choses habituelles : une vie régulière sans aucun changement, sans désordre insensé dans la succession régulière du porc salé dimanche et jeudi, du bœuf salé mardi et samedi, avec entre-temps des jours sans viande ; on pouvait se fier à la mer elle-même pour fournir toute la variété que l'on pût désirer.

Mais cet attachement à la frégate, à son commandant et au schéma bien ordonné de la vie navale n'était manifestement pas réparti également dans tout l'équipage. Il y avait à bord quelques matelots engagés depuis peu, alors que la *Surprise* revenait de Baltique, et dont la dévotion allait avant tout à Mammon. C'étaient des matelots parfaitement capables – sans quoi ils n'auraient pu être à bord – mais qui ne faisaient pas encore partie de l'équipage. Les vrais Surprises, c'est-à-dire ceux qui naviguaient sur la frégate depuis un temps immémorial, et les gens de Shelmerston qui avaient livré à son bord les deux derniers combats considéraient ces hommes des Orcades avec une réserve distante, et Jack n'avait pas encore décidé comment aborder la situation.

Un coup d'œil à la girouette lui montra que la brise avait suffisamment refusé ; le ciel annonçait que selon toute probabilité elle continuerait à le faire au moins jusqu'au coucher du soleil. Les passavants et le gaillard d'avant étant à peu près dégagés, après une pause de réflexion il dit :

— Capitaine Pullings, je pense que nous pouvons nous occuper enfin de la vergue de petit hunier.

Dans cet appareillage brutal, plus précocé qu'on ne s'y attendait, les deux bordées étaient étrangement mêlées, avec des tâches et des fonctions sortant de l'ordinaire ; c'est ainsi qu'il advint que la plupart des hommes des Orcades se trouvaient sur le gaillard d'avant, rassemblés autour de leur chef Macaulay. Pullings lança ses ordres fort et clair, le bosco les gazouilla au sifflet dans le jargon de la mer et les hommes du gaillard d'avant, Macaulay en tête, saisirent aussitôt les garants.

Brève pause, puis, tirant de tout son poids sur le cordage, il se mit à chanter :

Heisa, heisa,

suivi par ses compagnons parfaitement à l'unisson :

Heisa, heisa,

Vorsa, vorsa,

Vou, vou.

Hisse fort

Hisse encore

Jeune loup

Ha, ha, ha, hou !

Ils chantaient dans une gamme inconnue de Jack, avec des intervalles qu'il n'avait jamais entendus ; et la dernière ligne, un cri de fausset accompagnant le choc des poulies venues en contact, le stupéfia.

Il jeta un coup d'œil vers l'arrière où Stephen se tenait habituellement appuyé au couronnement, observant le sillage. Pas de Stephen.

— Je suppose que le docteur est descendu, dit-il. Il aurait aimé ceci. Nous pourrions choquer à nouveau et lui demander de monter sur le pont.

— Il risque de répondre sèchement, dit Pullings à voix basse. Il est assis là-bas entouré d'autant de papiers que s'il désarmait un premier-rang, et il vient de rugir comme un taureau contre Mr Martin.

Quant à la dévotion, celle de Nathaniel Martin était plus tournée vers Maturin que vers Aubrey, et la hargne de Stephen l'avait beaucoup blessé — une hargne que Martin ne lui avait guère connue jusque-là, mais qui semblait devenir plus aiguë et plus fréquente.

Elle avait pourtant, c'est vrai, quelque excuse cette fois, une très légère embardée ayant fait trébucher Martin d'une chaise chargée à l'autre, démolissant et mélangeant les quatre tas de papiers séparés avec soin, tandis que le courant d'air qui le suivait les répandait dans la cabine comme un tapis blanchâtre.

Leur présence était due au fait que le gouvernement britannique n'était pas le seul à vouloir modifier l'état des choses dans les possessions espagnoles et même portugaises de l'Amérique du Sud : les Français avaient le même espoir et, bien avant les premiers contacts de Londres avec les rebelles potentiels du Chili, du Pérou et d'ailleurs, ils avaient poussé leurs plans beaucoup plus ambitieux (et beaucoup plus avouables) presque jusqu'à l'action. Ils avaient équipé une frégate neuve qui devait croiser contre les navires marchands alliés et en particulier les baleiniers des mers du Sud en même temps qu'elle débarquerait sur les côtes du Chili des agents, des armes et des fonds. C'est cette frégate, la *Diane*, dont Jack Aubrey s'était emparé à Saint-Martin juste avant qu'elle n'appareille et il avait capturé avec elle toutes les informations et les instructions des agents français, tous les rapports de leurs correspondants sur les diverses situations

locales, tous les noms des sympathisants francophiles et de ceux dont la loyauté avait été ou pouvait être achetée. Tout cela était codé selon quatre systèmes séparés, systèmes que Martin venait de bouleverser, en même temps que le substrat fort compliqué des papiers personnels de Maturin – chaires universitaires, rentes, règlements et ainsi de suite. Il allait falloir trier à nouveau tous les papiers français, puis les lire en clair, les digérer et les mémoriser, avec peut-être quelques-uns des points les plus faciles à oublier codés à nouveau pour référence future. Ordinairement, l'essentiel de cette tâche aurait été effectué par le département de Sir Joseph, mais dans ce cas, Stephen et lui étaient convenus de garder pour eux l'existence de cette masse de papiers.

Martin se retira dans l'infirmierie où, à la lumière d'une lanterne de combat, il acheva d'inscrire les réserves médicales du navire dans un livre puis rédigea des étiquettes pour les bouteilles et les boîtes du coffre à médicaments, objet tout neuf, particulièrement massif et doté de deux serrures.

De là il passa à la vérification des instruments chirurgicaux, les sinistres scies, rétracteurs, crochets à artères, bâillons et chaînes couvertes de cuir ; puis les substances plus encombrantes telles que soupe séchée, stockée en caisses de bois plates en contenant chacune trente-six plaques, jus de limette et de citron, plâtre de Paris pour la réparation des membres fracturés à la manière orientale (fort appréciée à présent par le docteur Maturin), et les ballots carrés bien nets de charpie, tous marqués d'une large flèche. Il retournait le dernier (déjà attaqué par les rats) quand Stephen le rejoignit.

— Tout semble en ordre, dit Martin, sauf que je n'ai pas réussi à trouver plus que cette unique

bouteille de deux pintes de laudanum au lieu de nos habituelles dames-jeannes de cinq gallons.

— Il n'y a que ces deux pintes, dit Stephen. J'ai décidé de ne plus l'employer sauf en cas d'extrême urgence.

— Vous le considérez comme la panacée, observa Martin, dont l'esprit vagabondait vers les maçons : s'occupaient-ils en ce moment de sa toiture ?

Il en doutait : il allait envoyer une note à Mr Huge par le pilote de Plymouth.

— Je ne suis pas plus infallible que Paracelse qui utilisa l'antimoine pendant bien des années, répondit Maturin. Il y a de graves inconvénients à l'utilisation fréquente du laudanum, ai-je constaté.

— Oui, oui, bien entendu, dit Martin en se frappant le front. Je vous demande pardon.

Il y avait effectivement de très graves inconvénients. Padeen, le valet irlandais et aide infirmier de Stephen, qui fréquentait beaucoup l'infirmerie et les réserves médicales, était parvenu à une profonde dépendance envers le laudanum, la teinture alcoolique d'opium. Stephen, ayant découvert ce fait très tard, avait fait de son mieux, mais ce mieux n'avait pas suffi, d'autant qu'il était alors en état d'incapacité. Padeen avait déserté le navire à l'escale de Leith et, ne pouvant se procurer son opium par les moyens normaux – il était illettré, à peine compréhensible en anglais, et ne connaissait le produit que sous le nom de teinture –, s'en était emparé par la force, s'introduisant de nuit chez un apothicaire et goûtant tout jusqu'à découvrir ce qu'il voulait.

Cela s'était produit à Édimbourg, sans que Stephen en sût rien jusqu'à la fin ; mais tout le talent du barreau écossais n'avait pu dissimuler le fait qu'un délit capital avait été commis et que le grand papiste sauvage à la barre en était coupable.

Padeen s'était vu condamner à mort et il avait fallu toute la force de l'influence de Jack Aubrey en tant que membre du Parlement, député de Milford, pour réussir à faire commuer la pendaison en déportation. Padeen avait embarqué avec plusieurs centaines d'autres sur le prochain convoi pour Botany Bay ; mais du moins il emportait une vive recommandation du docteur Maturin pour le chirurgien du navire et le responsable médical de la colonie, et une autre de Sir Joseph Banks pour le gouverneur de Nouvelle-Galles du Sud.

— Je vous demande pardon, répéta Martin. Comment mon esprit a-t-il pu...

Un appel sur le pont, l'écho lointain d'un bruit de course, la rotation perceptible du pont et l'extinction graduelle des bruits complexes d'un navire en marche le tirèrent de son embarras.

— Nous sommes arrêtés, dit-il.

— Nous sommes à la cape, dit Stephen. Montons après avoir verrouillé le coffre et éteint la lanterne.

Ils escaladèrent avec agilité les échelles sombres et familières – marins en ceci, mais en rien d'autre – pour émerger tout éblouis dans la lumière éclatante du jour ; Eddystone était là, un mille au nord-ouest, la terre ferme perdue dans la brume au-delà et quatre vaisseaux de ligne remontant au plus près vers le Sound.

— N'êtes-vous pas stupéfait, docteur ? demanda Davidge, officier de quart.

— Certainement, dit Stephen en regardant le phare, son pied entouré par l'écume des lames, sa tête auréolée d'un nuage de mouettes. La plus noble construction que l'on pût concevoir.

— Non, non, dit Davidge. Les ponts, les cuivres, les vergues bien dressées : tout paré comme pour l'inspection d'un amiral.

— Rien ne pourrait être plus propre ou plus net, dit Stephen.

Observant toujours le phare, il vit un cotre pilote qui manifestement se dirigeait vers la frégate et manifestement recevait ses signaux et lui répondait.

— Dieu merci, j'ai préparé mes lettres, s'écria-t-il.

Il courut vers sa cabine. Le temps qu'il ait découvert les lettres et les ait rapportées sur le pont, les appels avaient remplacé les signaux et il entendit que l'on demandait au cotre de venir sous le vent du navire et de passer ses paquets.

— Je vous ai dit que j'ai l'intention d'effectuer toute une chaîne d'observations pour Humboldt, n'est-ce pas ? dit Jack, interrompant sa conversation avec le pilote. Une chaîne tout autour du Pacifique. Il y a dans l'une de ces boîtes une aiguille d'inclinaison améliorée, et aussi un hygromètre de son invention, très délicat, un compas d'azimut meilleur que tout ce que je possède et un cyanographe de Genève ainsi que des thermomètres de rechange gradués par Ramsden. Le pilote me dit que cela tiendrait dans une poche en poussant un peu mais je ne me fierais pas à autre chose qu'un cartahu. Et de toute manière il y a le courrier.

Le cotre vint à contre, Mr Standish, le nouveau commis de la frégate, tout souriant vers ses amis.

— Allons, restez assis là, monsieur, dit le pilote en le guidant vers une glène de cordage, et ne bougez pas pendant qu'on embarque les choses de valeur.

Le sac du courrier vint d'abord, et Jack, triant son maigre contenu, dit :

— Une liasse de lettres pour vous, docteur, et un paquet, aussi lourd que le plum-pudding de mes filles : port payé, heureusement.

Cela fut suivi d'un certain nombre de petites boîtes, du violon de Standish, et d'un objet qui

ressemblait à un télescope mais qui était une carte roulée montrant les températures maximales et minimales mesurées par Humboldt sur une vaste zone de l'océan, le tout placé successivement dans un filet attaché à un cartahu en bout de vergue qui montait et descendait gentiment au cri traditionnel, « Deux – six, deux – six » : c'était le seul semblant de chant (sauf pour haler sur les boulines) admis par les membres de l'équipage les plus strictement Royal Navy.

Le quartier-maître décrocha le dernier filet et agita le bras ; le pilote se tourna vers Standish, lui dit :

— Maintenant, monsieur, s'il vous plaît, avant de le guider vers le plat-bord, de l'aider à se hisser dessus et à se mettre en équilibre, cramponné aux haubans, et d'ajouter : Vous n'avez qu'à sauter jusqu'aux marches en haut de la lame, allez-y franchement avant qu'on retombe.

Avec sa gaffe il rapprocha le cotre du navire autant que possible dans cette mer hachée, juste sous les marches.

La *Surprise*, avitaillée pour un très long voyage, était basse dans l'eau, mais il restait bien douze pieds de flanc mouillé au-dessus du niveau de la mer ; et les marches, quoique larges, étaient étonnamment peu profondes. Stephen et Martin se tenaient au-dessus, accrochés à des chandeliers de passavant, et se penchaient pour lui donner des conseils ; Standish était le seul homme à bord qui en sût moins sur la mer qu'eux-mêmes (il n'avait encore jamais quitté la terre ferme) et ils ne déses- taient pas partager leur savoir.

— Vous devez considérer, dit Stephen, que la pente du flanc du navire, le frégatage, comme nous disons, rend cette échelle beaucoup moins verticale qu'elle n'en a l'air. De plus, quand le navire au roulis

s'écarte de vous, montrant son cuivre, l'angle est encore plus avantageux.

— Le principal est de ne pas hésiter, dit Martin. Un saut déterminé au bon moment et l'élan vous portera d'un coup jusqu'en haut. Je suis sûr que vous avez déjà vu un chat grimper un mur beaucoup plus abrupt, sans le toucher plus d'une ou deux fois. L'élan ; tout est dans l'élan.

Les deux unités ballottèrent côte à côte un moment.

— Sautez, sautez ! s'écria Martin en haut de la troisième lame.

— Ne bougez pas, dit Stephen en levant la main, le roulis n'est pas le bon.

Standish se détendit à nouveau, le souffle court.

— Allons-y, monsieur, dit le pilote, impatient, quand son bateau remonta.

Standish évalua l'écart et fit un bond convulsif ; il avait largement surestimé la distance à couvrir et il frappa le flanc avec force, rata tout à fait les marches et retomba tout droit dans l'eau. Le pilote s'écarta immédiatement pour que la lame suivante ne l'écrase pas entre le cotre et la frégate. Standish revint en surface, crachotant de l'eau ; le pilote se pencha gaffe en main, mais, ratant son col, lui déchira la peau du crâne. Standish coula de nouveau et le cotre qui n'était plus rattaché à la *Surprise* s'écarta, poussé par le vent.

— Je ne sais pas nager, rugit le pilote.

Jack, levant les yeux de ses précieux hygromètres, cyanographes et ainsi de suite, saisit immédiatement la situation.

Arrachant son habit, il plongea droit par-dessus bord, frappa le commis qui remontait et l'entraîna souffle coupé quatre bonnes brasses plus bas dans une eau sombre. Cela donna pourtant le temps de

mettre en place les tire-veilles et de gréer une ligne avec une boucle pour servir de harnais, de sorte que quand Jack – avec la force de l'habitude – tira de l'eau la tête de Standish, le commis put être hissé à bord et le capitaine put remonter facilement les marches de son navire.

Il trouva Standish assis sur l'affût d'une caronade, haletant, pendant que les chirurgiens examinaient sa blessure.

— Ce n'est rien, dit Stephen, une coupure superficielle. Mr Martin va vous recoudre en un clin d'œil.

— Je vous en suis profondément obligé, monsieur, dit le commis, se dressant tout ruisselant de sang par sa coupure superficielle.

— Mon cher monsieur, je vous supplie de ne plus y penser, répondit Jack, serrant sa main ensanglantée.

Penché par-dessus la lisse, il lança au pilote, qui remontait dans le vent, « Tout va bien » et descendit dans la cabine où Killick, furieux, l'attendait avec une serviette, une chemise et un pantalon sec.

— Et ça c'est un caleçon de laine, monsieur, vous l'avez encore fait – vous arrêtez pas de le faire – mais cette fois-ci vous allez attraper la petite mort, si vous mettez pas ce caleçon de laine. Qui a jamais eu l'idée de plonger son cul dans l'eau devant Eddystone ? C'est pire qu'au pôle Nord, bien pire.

Standish avait été entraîné à l'arrière pour se faire recoudre à la bonne lumière et on épongeait le sang répandu sur le pont, l'affût et même le métal de la caronade. Parmi les hommes du gaillard d'avant, l'opinion était très défavorable au commis.

— Un beau début, dit Davies le Gauche, qui comme bien d'autres Surprises avait été sauvé par Jack Aubrey, mais qui détestait partager cette distinction. Rien qui pourrait nous porter plus malheur.

— Il a saccagé le beau pantalon du capitaine avec son sang dégoûtant, dit un gabier de misaine. Ça s'en va plus jamais.

— Et maintenant v'là qu'il est malade, observa le vieux Plaice.

— Mr Martin l'emmène.

Standish et son expression de gratitude, absolument appropriée et d'ailleurs nécessaire, ayant disparu dans une légère éructation, Jack revint sur le gailard et dit à Stephen :

— Laissez-moi vous montrer mon superbe hygromètre. Il y a là des lames de rechange sur le côté de la caisse, voyez-vous – c'est impeccable. Et merveilleusement sensible, beaucoup plus que le modèle à baleine. Voudriez-vous souffler dessus ? Quelle chance que le pauvre Standish ne l'ait pas apporté dans sa poche. Cela aurait dilué l'alcool, sans doute.

Jack rit de bon cœur, montra à Stephen le cyanoscope, et l'entraîna vers le couronnement où il lui dit à voix basse :

— J'aurais voulu que vous soyez là il y a un petit moment. Les hommes des Orcades ont chanté d'une manière tout à fait étonnante. Je ne les avais jamais entendus encore, avec la remise en état, le cuivre, les bossoirs de hanche et le fait qu'ils ont travaillé dans la cale ; mais on doit pouvoir refaire l'expérience avant de remettre en route et j'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de leur cadence.

La *Surprise* était encore à la cape, bien que le cotre pilote ne fût plus qu'un point derrière Eddystone et que les vaisseaux de ligne aient changé de route pour entrer dans le Sound ; bien des regards interrogateurs s'étaient tournés vers son capitaine. Il se dirigea vers l'avant et dit :

— Mr Davidge, je ne suis pas tout à fait satisfait de la vergue de petit hunier ; je voudrais qu'on la choque légèrement pour l'éтарыquer plus à bloc. Après quoi nous referons route, avec le petit perroquet : route au sud-ouest par sud. Je voudrais que ce soit fait par Macaulay et ses camarades, ajouta-t-il, avec l'aide de l'arrière-garde.

Cris habituels, sifflets et bruits de course puis, après un instant de pause, le chant barbare :

*Heisa, heisa,
Vorsa, vorsa,
Vou, vou.
Hisse fort,
Hisse encore,
Jeune loup
Plein de boue.*

— Je pense que cela doit leur venir des Hébrides, dit Stephen. Cela ressemble un peu au chant des chasseurs de phoques de ces régions, et aussi à d'autres chants que j'ai entendus très loin à l'est de l'Irlande, sur Belmullet, où vit le phalarope.

Jack acquiesça. Il réfléchissait au fait que « Plein de boue » avait remplacé le cri sauvage et que les poulies n'avaient pas cogné l'une contre l'autre sous le zèle des haleurs. Il reviendrait là-dessus avec Stephen plus tard et lui demanderait si c'était une déformation du gaélique. Ou du norvégien ? L'expression d'une opinion ? De toute manière cela avait une étrange beauté. Pour l'instant, il fallait établir le petit perroquet.

Encore des ordres, des coups de sifflet, des bruits de course : les hommes grimpaient dans le gréement. Des cris « à choquer, à choquer ! » et le perroquet se dégagea ; il fut bordé, et les hommes des Orcades saisirent le garant des drisses. La voile

monta, remplie et tendue à mesure que la vergue s'élevait, tandis que les hommes chantaient :

Vent portant, vent portant
Dieu nous donne, Dieu nous donne
Belle brise, belle brise,
Bonnes prises, bonnes prises.

Les Surprises issus de la Navy n'étaient peut-être pas très favorables aux chants en général mais ils approuvèrent totalement celui-ci, au-delà de tout sentiment ; et tandis que le navire mettait cap au sud-ouest par sud et prenait de la vitesse, tous ceux qui se trouvaient en avant du gaillard répétèrent :
— Bonnes prises, bonnes prises.

2

Belle brise, belle brise poussa la *Surprise* hors du clapot de la Manche, vers les eaux solitaires préférées de Jack pour nettoyer les ponts et mettre tout bien au carré comme sur un vaisseau de guerre avant de faire cap au sud vers le Portugal. Ce n'est pas qu'en tant que lettre de marque il eût à craindre l'enrôlement forcé de ses hommes ou l'incivilité de quelque navire du roi ; car, d'une part, il avait la protection délivrée par l'Amirauté et, d'autre part, les rares officiers assez anciens de la flotte de la Manche ou de la Méditerranée qui auraient pu se laisser aller à traiter la *Surprise* en corsaire ordinaire – obliger Aubrey à prendre la cape, à venir sous leur vent, à monter à bord avec ses papiers, justifier son existence, répondre à leurs questions et ainsi de suite – savaient qu'étant à présent membre

du Parlement, il serait sans doute réintégré sur la Liste navale. Mais il préférait éviter les invitations des mieux intentionnées (en dehors de celles de ses amis intimes) et la légère gêne qu'ils ressentiraient en le recevant comme un civil ; par ailleurs, il ne souhaitait pas subir les caprices des unités de plus petite taille, commandées par des lieutenants ou même des seconds maîtres. Il avait de quoi leur répondre, bien entendu, mais ce serait une perte de temps fort irritante.

La frégate s'enfonça donc dans un vaste plan d'eau désert, fréquenté par les baleines et les créatures des grands fonds, par de jeunes fous de Bassan à la bonne saison, mais rien d'autre : le centre s'en trouvait loin au sud du cap Clear, pointe de l'Irlande, et là, si la journée se révélait aussi paisible qu'ils l'espéraient, les Surprises avaient l'intention d'achever de bichonner la frégate et surtout la fourrure de préceinte bicolore. Le temps était idéal : brise mourante de sud-ouest, vestige d'une longue et douce houle de sud, mais à peine une ride en surface. C'était l'un de ces petits matins où l'horizon n'existe pas, où la mer et le ciel se fondent imperceptiblement dans un bandeau de couleur indicible, peu à peu renforcée jusqu'au bleu pâle du zénith ; et bien des matelots se dirent qu'ils pourraient essayer de pêcher un peu par-dessus bord avant d'entamer la fourrure de préceinte – c'était un temps tout à fait prometteur pour la moruette.

Mais avant cela il fallait déjeuner ; huit coups de cloche, l'appel du bosco, les déplacements hâtifs et le choc des plats indiquèrent à Stephen que le moment était venu. Pour lui, cela viendrait bientôt, dès que Jack sentirait le café, les toasts et le bacon frit. Aubrey était resté debout jusqu'au quart de minuit, à étudier les observations de Humboldt

et mettre au point la meilleure façon de noter les siennes, et à présent, comme d'habitude, il dormait profondément malgré le vacarme succédant aux huit coups de cloche – rien d'autre qu'un changement de vent, le cri « voile à l'horizon » ou l'odeur du petit déjeuner ne pourrait l'éveiller.

S'il avait navigué seul, le capitaine de la *Surprise* aurait joui pleinement de trois appartements : la grand-chambre, tout à l'arrière, noble pièce inondée de lumière par la fenêtre de poupe qui s'étendait sur presque toute la largeur, et, juste en avant de celle-ci, le clavier, à peu près de même surface et divisé par le milieu en deux : sa chambre à coucher côté tribord et une autre chambre sur bâbord. Mais comme il n'était pas seul, Stephen et lui partageaient la grand-chambre et Stephen avait la moitié du clavier pour lui. En tant que chirurgien de la frégate, Maturin avait aussi une cabine plus bas, une petite boîte mal aérée qui, comme celle des autres officiers, s'ouvrait sur le carré : il l'utilisait à l'occasion, quand Jack, de l'autre côté de la mince cloison, ronflait de manière insupportable, mais actuellement, en dépit d'un volume sonore honorable, il était assis là avec ses papiers, mâchonnant quelques feuilles de coca.

Il venait de s'éveiller d'un rêve érotique particulièrement explicite et vivant ; cela lui arrivait de plus en plus fréquemment depuis peu, avec la disparition des derniers et plus lointains effets du laudanum, et la véhémence de son désir le tourmentait beaucoup. « Je deviens un véritable satyre, se dit-il, où en serais-je sans mes feuilles de coca ? Où, vraiment ? »

Il tendit la main vers les lettres que le pilote avait apportées et les relut. La banque regrettait de n'avoir apparemment aucune trace des reçus mentionnés dans son estimée du sept écoulé ; elle

serait obligée si les instructions verbales du docteur Maturin à Mr McBean pouvaient être confirmées par écrit, formalité nécessaire sans laquelle la transaction ne pouvait être accomplie ; elle était désolée de dire que l'envoi demandé de guinées à Mrs Maturin n'avait pas encore pu être exécuté, la prime sur l'or étant à présent passée de cinq à six shillings la livre et le consentement écrit direct du docteur Maturin, nommant cette somme accrue, étant requis pour la transaction ; et dans l'attente de la faveur de ses prochaines instructions elle le suppliait d'avoir l'honneur de rester son très humble et obéissant, etc. « Les bougres », dit Stephen, utilisant un terme qu'il avait bien souvent entendu à bord mais qui lui venait rarement à l'esprit en tant que reproche. Légèrement surpris de lui-même, il saisit le petit paquet très lourd qui avait été apporté en même temps. Il avait reconnu l'écriture dès qu'il avait vu l'adresse et de toute manière le nom de l'expéditeur était écrit au dos – Ashley Pratt, chirurgien et confrère de la Royal Society qui depuis quelque temps s'efforçait de lui être agréable. Stephen ne parvenait pas à l'aimer. Il est vrai que Sir Joseph Banks avait très haute opinion de Pratt et le recevait souvent ; mais le jugement de Sir Joseph était beaucoup plus sûr pour une plante ou un insecte que pour un homme ; sa bonté native le conduisait souvent à des relations que ses amis regrettaient, et son obstination générale l'y confirmait. Stephen avait parfois rencontré un homme obséquieux et tyrannique nommé Bligh, officier de marine, hélas, dont le gouvernement de Nouvelle-Galles du Sud s'était achevé dans un très grand discrédit pour toutes les personnes concernées ; pourtant Banks continuait à soutenir cet homme. Stephen appréciait fort Sir Joseph et le considérait comme un excellent

président de la Royal Society mais il n'estimait pas que le jugement fût sa qualité primordiale – et même, Stephen détestait presque tout ce qu'il avait jamais entendu dire de la gestion de la colonie, généralement considérée comme l'enfant de Banks. Et bien que Pratt fût un chirurgien à la mode, sans doute assez capable, jamais Stephen ne lui aurait confié un anévrisme poplité après avoir vu ce qu'il avait fait à un patient à l'hôpital Barts. C'était pourtant bien aimable à lui d'avoir envoyé ce présent, un aimant particulièrement puissant, ou plutôt une combinaison d'aimants destinée à extraire les débris de boulets de canon des blessures, en particulier des blessures aux yeux : Pratt avait vanté cet appareil lors de leur dernière réunion.

« Cela pourrait fonctionner, surtout si l'on parvient à orienter la force et à déterminer la voie d'entrée. Si Jack ne bouge pas d'ici sept minutes (coup d'œil attentif à sa montre) je demanderai le café et le petit déjeuner de mon côté. Peut-être un œuf à la coque. Peut-être deux œufs à la coque. Entre-temps, je vais enfermer l'objet de Pratt dans le coffre de médecine. »

Émergeant des odeurs médicales de la partie du faux-pont qui lui était réservée, il prit conscience à la fois d'un revolin d'odeur de café (qui avait d'ailleurs réveillé le capitaine) et d'une confusion de bruit et d'excitation sur le pont. En atteignant la porte du carré, il rencontra Standish, reconnaissable à sa tête bandée ; il transportait une tasse de thé et s'écria :

— Docteur, ils avaient tous raison. Le capitaine a choisi exactement le bon endroit. Venez voir. On peut l'apercevoir du gaillard d'arrière.

Ils grimpèrent deux échelles, atteignirent le gaillard, Standish avec toujours en main sa tasse de thé

intacte : dans le matin doré tous les officiers étaient là le long de la lisse sous le vent – sous le vent, mais à peine, tant la brise était douce. West, officier de quart, était vêtu de manière un peu formelle ; les autres étaient en chemise et pantalon ; et tous, comme les hommes alignés le long du passavant et sur le gaillard d'avant, avaient les yeux fixés au nord-est ; la rosée leur tombait dessus, des vergues et du gréement.

Martin ôta la lunette de son œil unique et, offrant l'instrument à Stephen, il dit avec un grand sourire :

— Juste au-dessous de l'endroit où devrait être l'horizon. On la distingue fort bien quand la brume se lève. Je ne vous ai même pas dit bonjour, ajouta-t-il, quelle impolitesse – la faim réduit l'homme à un état fort brutal, j'en ai peur. Pardonnez-moi, Maturin.

— Vous pensez donc que c'est une prise licite ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Martin avec un rire joyeux, mais tout le monde en semble persuadé – tous les marins avertis. Et la petite partie de son lest qui n'est pas d'argent pur est faite d'or raffiné en lingots.

— Ho, d'en haut ! lança Jack, noyant toutes les conversations environnantes. Que voyez-vous maintenant ?

C'était Auden, un Shelmerstonien d'âge moyen et fort expérimenté, qui se trouvait là-haut. Au bout de quelques instants il répondit :

— Non. Il n'est pas à nous. J'en mettrais ma main au feu, monsieur. Pour moi, je crois que c'est un français. Des vergues lourdes, très inhabituelles. Il rassemble ses canots aussi vite qu'ils peuvent nager. Une très mauvaise conscience là-bas, j'en ai peur. Oh, la conscience fait toujours de nous des lâches.

Standish leva les yeux vers la tête du mât avec un peu de surprise, et Stephen lui dit :

— Auden est ce que l'on appellerait un prêcheur laïque parmi les Sethiens, je crois.

Puis il revint à son examen du navire lointain. Sur cette mer si calme que de vastes zones étaient comme vitrées et que le plus petit souffle y faisait des rides, tenir la lunette immobile était très facile ; et à présent que le soleil gagnait en force – il était tiède et même chaud à travers leur chemise – l'air se fit si limpide qu'il pouvait distinguer l'éclat de chaque aviron sur les canots se hâtant de revenir à leur bord et même, pensa-t-il, les filets de poissons d'argent qui remontaient le long du bord.

— Bonjour, messieurs, dit Jack en pivotant. Avez-vous vu le senau ?

Il parlait en toute bonne foi ; il n'avait pas le moins du monde l'intention de stupéfier les pauvres malheureux terriens ; mais il s'était si souvent senti dépassé par leurs remarques littéraires qu'il se plut assez cette fois à observer le regard de stupidité totale sur les trois visages.

Il fut toutefois moins satisfait quand Standish, premier à retrouver ses esprits, répondit :

— Oh oui, monsieur ; et j'ai bien failli lui courir aux trouses.

Pullings fronça les sourcils ; West et Davidge détournèrent le regard ; ce n'était pas le ton qu'un commis à peine embarqué devait adopter pour répondre au capitaine, même pour voiler son ignorance ; le simple fait d'avoir été tiré de l'eau ne justifiait pas un tel degré de familiarité.

— Senau, dit Jack, est le terme que nous utilisons pour les navires de cette espèce, qui portent une voile supplémentaire derrière la grand-voile. (Se retournant vers Stephen, il ajouta :) Auden,

qui comprend ce genre de chose mieux que tout homme, jure que ce n'est pas un corsaire ou un contrebandier des régions de l'Ouest. Je pense donc que nous devons aller le voir d'un peu plus près ; la brise forcera peut-être avec le soleil. Pauvres êtres, ils avaient un joli banc de moruettes un demi-mille derrière eux et ils les rentraient main sur main quand ils nous ont aperçus.

— Il ne peut en aucun cas s'agir de pêcheurs innocents ?

— Avec des vergues comme celles-ci, et construit pour la vitesse ? Et percé pour cinq canons de chaque côté, avec des ponts couverts d'hommes ? Non. Je pense qu'il s'agit d'un corsaire français et probablement juste sorti du chantier. Capitaine Pullings, nous avons des avirons à bord, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, dit Pullings, j'ai organisé ça moi-même à l'arsenal : ils viennent du vieux *Diomede* et ils traînaient par là.

— Très bien : parfait. Cela ne vaut vraiment pas la peine de les gréer dès maintenant, à moins qu'il commence à le faire de son côté, car je suis raisonnablement certain (il toucha un cabillot) que nous aurons sous peu une brise de sud-ouest, mais faites-les dégager et ouvrir les sabords. Entre-temps, Mr West, profitons au mieux de la moindre brise disposée à souffler. Docteur, que diriez-vous de petit-déjeuner ?

Il était fort inhabituel pour un navire aussi lourd et grand que la *Surprise* d'utiliser des avirons, inhabituel à tel point que leurs petits sabords étaient profondément encroûtés de générations de peinture et que le charpentier dut les ouvrir avec un lourd maillet et une clé de mât ; mais comme la plus grande partie de la matinée s'était écoulée sans un souffle d'air, on les sortit à quatre coups – le dîner

serait pris bordée par bordée – et la *Surprise* entreprit de se déplacer sur la surface bien lisse comme quelque vaste insecte aquatique à longues pattes maladroites. Le senau en fit autant tout aussitôt.

— Voulez-vous prendre place près du tonnelier, monsieur, comme vous êtes assez grand, dit Pullings à Standish ; et voyant son regard interrogateur il ajouta : Selon un vieux dicton du service, quand le travail à faire est très dur, ces messieurs halent et tirent avec les hommes. Vous allez voir bientôt le capitaine et le docteur prendre leur tour.

— Oh certainement, s'exclama Standish, je serais très heureux – j'aimerais beaucoup avoir à nouveau un aviron en main.

Ces messieurs halèrent et tirèrent avec les hommes ; malgré un peu de confusion pendant le premier quart de mille et une demi-douzaine d'hommes bousculés les uns sur les autres par un malheureux retour d'aviron, ils trouvèrent bientôt leur rythme ; dès que la frégate eut pris quelque élan, les longues rames encombrantes la firent progresser de telle manière que l'eau se mit à chanter sur ses flancs. Il n'y manquait ni zèle ni conseils – « Allongez, monsieur, et ne levez pas les yeux » – ni amusement : c'était un excellent exemple d'un bon équipage à l'œuvre, et quand on fila le loch il montra que la *Surprise* faisait deux nœuds et demi.

Malheureusement, le senau en faisait trois ou plus. Il était beaucoup plus léger ; son équipage était beaucoup plus habitué au maniement des avirons et les utilisait de façon plus efficace, étant plus près de la surface. À la fin de son premier tour de nage, Jack le fixa avec sa lunette approcheuse qui lui montra que la chasse gagnait du terrain ; au bout d'une heure, ce fut évident pour tous les hommes à bord – même dans cette immensité de mer et de

ciel emplit de lumière, une différence d'un mille se distinguait. Le rire mourut, mais pas la détermination. Et c'est avec des visages graves et sérieux que les nageurs continuèrent, heure après heure, à pousser, tirer, plonger, la relève prenant sa place au premier son de cloche avec tant de précision qu'il manquait à peine un coup.

Le soleil avait dépassé largement le zénith, le senau s'était fondu à l'horizon, coque presque noyée, loin, loin devant, et le silence régnait à bord, en dehors des grognements des nageurs, avant que la brise tant espérée ne se mette à souffler du sud-sud-ouest. Elle gonfla d'abord les voiles hautes et rida la mer loin devant ; le navire reprenait vie et quand les perroquets portèrent, Jack lança « À rentrer les avirons ». Avec un bonheur anxieux, il écouta comme tout l'équipage la brise chanter dans le grément et la vague d'étrave défilier sur les flancs.

Les huniers se remplirent, puis les voiles basses, et quand les vergues furent exactement réglées, Jack fit ranger les avirons ; bon nombre d'hommes durent se frotter les bras, les jambes ou le bas du dos, mais un instant plus tard ils couraient ardemment, agiles, dans les vergues pour établir le nuage de toile auquel la frégate était habituée. La brise en forçant s'établit un demi-quart à l'ouest de son origine, bien en arrière du travers, et la frégate put envoyer un imposant étalage de cacatois et de contre-cacatois ainsi que des bonnettes de haut en bas du côté du vent, la civadière, le hunier de civadière et toute une série de voiles d'étai, étalage si beau que Standish, venu prendre un peu l'air après une soupe de mouton tiède et sa première rencontre avec l'asticot à tête noire de la plus grande espèce, voyant tout cela dont le soleil éclairait toutes les courbes, les convexités et la variété infinie des

blancheurs, brillamment éclairées ou délicatement ombrées, s'exclama d'admiration.

— Grand Dieu, monsieur, dit-il à Pullings, quelle gloire extraordinaire !

— Vous avez tout à fait raison, monsieur, dit Pullings, mais nous ne la garderons pas longtemps, je crois. Voyez comme elle commence à rouler et tanguer (elle le faisait d'ailleurs sans son habituel comportement bien élevé, sans ce long mouvement aisé : la *Surprise* avait rarement été aussi profondément enfoncée dans l'eau), c'est une houle qui nous vient du sud-ouest, et qui va sûrement nous apporter un demi-coup de vent.

— Rattrapons-nous le senau ? demanda Standish, en regardant vers l'avant les toiles impénétrables. Nous devons faire une vitesse stupéfiante.

— Pas loin de neuf nœuds, dit Pullings. Et comme nous avons été amenés par le vent, nous avons peut-être gagné un mille ou deux. Mais, chargée à ce point – douze mois de vivres et plus –, la barque ne peut pas donner son meilleur, et de loin. Avec une brise comme cela, je l'ai vue filer douze nœuds ; et à ce rythme nous aurions été bord à bord du senau il y a une demi-heure. Mais à présent, il a lui aussi reçu le vent, et peut-être se dégage-t-il un peu. Une vitesse remarquable pour un senau ; j'ai rarement vu des vergues comme les siennes. Si vous alliez à l'étrave avec cette lunette vous le verriez très bien ; et si vous regardiez attentivement, vous verriez aussi qu'il a envoyé des bonnettes de sous-gui.

— Merci, dit Standish, absent.

Son regard était fixé sur la lisse qui montait, montait, montait encore, restait un instant immobile puis entamait sa chute inévitable, délibérée, vertigineuse.

— Remarquez bien, continua Pullings, si ça se met à souffler comme le capitaine l'a dit, et je suis sûr qu'il a raison, nous aurons l'avantage ; car nous sommes plus grands et une forte mer ne nous gênera pas autant que le senau. Tenez bon, là : par-dessus la lisse, monsieur, s'il vous plaît.

Quand Standish eut achevé cette première crise, Pullings lui dit qu'il n'y avait rien de mieux que vomir un bon coup – bien mieux qu'une saignée, la rhubarbe ou une pilule bleue ; il s'habituerait vite au mouvement – et il appela deux matelots amusés pour le conduire en bas. Le commis tenait à peine debout et son visage avait pris une teinte vert jaunâtre – ses lèvres étaient étrangement pâles.

Standish ne réapparut pas ce jour-là, pas plus que ne l'aurait fait tout homme le moins du monde sujet au mal de mer, car le demi-coup de vent leur tomba dessus plus tôt encore qu'ils ne l'avaient espéré ; Stephen, tout plongé dans ses papiers qu'il fût, remarqua que la *Surprise* devenait étrangement ombrageuse et que toute la résonance du navire avait changé : volume beaucoup plus grand, urgence beaucoup plus grande. Refermant un dossier et renouant le ruban noir français d'origine – pauvre maigre ruban comparé au ruban de Dublin : un homme pourrait se pendre avec du ruban de Dublin –, il s'adossa dans sa chaise au moment même où Jack Aubrey jetait par la porte un regard prudent.

— Aimeriez-vous voir la chasse ? demanda-t-il. C'est une jolie vision.

— Cela me plairait plus que tout, dit Stephen en se levant. Jésus, Marie, Joseph, combien j'ai mal au dos.

— La vision de notre prise va vous guérir, j'en suis sûr.

Le pont – le monde en général – avait pris un aspect tout différent. Le vaste étalage de voilure s'était réduit aux voiles basses, huniers arisés et civadière ; le pont lui-même était incliné de quelque vingt degrés et la vague d'étrave montait haut, blanche et large, sous le vent. Quelques rares nuages couraient dans le ciel bleu vif et une bande sombre s'amassait loin dans le sud mais l'air était encore d'une transparence étincelante et rempli de lumière – lumière un peu rosée déjà, tant le soleil glorieux avait baissé.

— Tenez bon la ligne, dit Jack en le conduisant vers l'avant.

Tandis que Stephen se glissait le long du passavant au vent, de nombreuses mains le prirent par le coude pour le guider vers une prise sûre en lui disant de faire attention, de prendre grand soin ; derrière tant de gentillesse, on sentait, embusquée, une certaine férocité sinistre.

Pullings les attendait à l'étrave.

— Il n'a pas changé de route, dit-il, pas d'un demi-quart depuis que nous l'avons vu ; il file sûrement vers la baie de Cork, ou un peu plus au sud.

Jack acquiesça et lança par-dessus son épaule :

— Dévente.

La civadière godailla, pivota, et à sa surprise, Stephen vit le chassé juste devant, presque à portée de canon, beaucoup, beaucoup plus près qu'il ne s'y attendait. C'était un navire bas, noir, d'autant plus noir que son sillage était blanc, d'un blanc brillant au soleil ; et il semblait d'autant plus bas du fait de la largeur de ses vergues tendant comme peau de tambour ses voiles tannées qui le poussaient à toute vitesse. Jack lui avait prêté sa lunette et tandis que Stephen écoutait à moitié les remarques des marins sur des pataras doubles et même triples – c'était

extraordinaire pour un senau, même aussi bien manœuvré ; la *Surprise* honteusement handicapée ; l'assiette sans rapport avec ce qu'elle devrait être, au contraire : elle était trop sur le nez – il observa les hommes rassemblés au couronnement du senau, qui, de leur côté, observaient avec attention la *Surprise* sans jamais bouger, malgré les embruns qui souvent leur mouillaient la figure. La lunette était d'une qualité particulière et l'air si parfaitement transparent qu'il distingua une mouette tridactyle remontant le long du flanc du senau, l'oiseau lui aussi faiblement teinté de rose. Il avait orienté la lunette vers les deux canons, sans doute de neuf livres, pointés par les sabords de fuite du senau, quand son esprit réagit comme à un déclic et il revint à l'homme, le troisième à partir de la gauche ; il régla l'instrument avec plus de précision encore : il n'y avait pas le moindre doute possible. Il regardait Robert Gough.

Gough avait été lui aussi membre des United Irishmen : Maturin et lui étaient d'accord sur le fait que des Irlandais devaient gouverner l'Irlande et les catholiques être émancipés ; mais ils s'opposaient sur tout le reste et depuis le début. Gough était l'un des chefs de cette partie du mouvement favorable à une intervention française alors que Maturin y était totalement opposé – il était opposé à la violence et plus encore à toute tentative pour importer ou favoriser de quelque manière que ce fût la nouvelle sorte de tyrannie apparue en France, séquelle affreusement décevante de cette révolution que Maturin et la plupart de ses amis avaient accueillie avec tant de joie. Quand le soulèvement de 1798 fut écrasé avec une cruauté révoltante et avec l'aide d'une foule de dénonciateurs, natifs, étrangers et demi-sang, leurs vies avaient couru le même péril, mais depuis lors

toute similitude s'était évanouie. Gough, avec les survivants de son école de pensée, s'était plus encore engagé envers la France tandis que Maturin, une fois remis de ce choc effroyable coïncidant avec la perte de celle qu'il aimait, avait observé le développement d'une dictature extrêmement dangereuse, qui avait pris totalement la place des idées généreuses de 1789, tout en en tirant profit. Il avait constaté le traitement subi par l'Église catholique en France, les sympathisants italiens dans les malheureuses régions envahies par les Français, et les Catalans dans sa Catalogne natale, et bien avant la fin de la guerre révolutionnaire il savait qu'il fallait avant tout mettre fin à tout ce système de pillage et d'oppression, à toute cette série d'États policiers. Et tout ce qu'il avait vu depuis lors, la subversion d'États innombrables par la force brute, l'emprisonnement du pape, la mauvaise foi universelle, avait confirmé son diagnostic, le renforçant dans la conviction que cette tyrannie, beaucoup plus intelligente et envahissante que ce que l'on connaissait jusque-là, devait être détruite. La liberté de l'Irlande et de la Catalogne dépendait de sa destruction, la défaite de l'impérialisme français était la condition nécessaire de tout le reste.

Pourtant Gough était là, de l'autre côté de l'eau, impatient d'un autre débarquement français ; et Stephen avait l'absolue certitude qu'il partait pour une mission en Irlande. Si le senau était pris, Gough serait pendu : la tyrannie en serait affaiblie d'autant. Mais à cette pensée, toute la haine de Stephen pour les dénonciateurs s'éleva avec une force écrasante, sa répulsion totale pour tout ce qui pouvait avoir affaire avec eux et le résultat de leur trahison, la torture, le fouet, le brai fondu versé sur la tête des hommes ; et la pendaison, bien sûr. Il ne pouvait

supporter le moindre soupçon de lien entre lui et ces gens ; il ne pouvait supporter d'être le moins du monde lié à la capture de Gough.

Il entendit Pullings dire :

— J'ai fait dégager les canons de chasse, monsieur, au cas où vous voudriez essayer un coup au hasard avant la nuit.

— Eh bien, Tom, dit Aubrey en étudiant la portée d'un regard aigu et en caressant la pièce de chasse bâbord, un superbe canon long de neuf en bronze, j'y ai pensé, naturellement : avec un peu de chance nous pourrions le priver d'un espar ou deux et tuer un peu de son monde, malgré la distance considérable et le fait que la frégate se comporte plus comme un cheval de bois que comme un chrétien. Mais j'ai horreur d'abîmer une prise, surtout une petite. En dehors de toute autre chose, cela fait perdre du temps, les réparations, le remorquage, l'obligation de la renvoyer avec un équipage de prise qu'il nous faudra attendre. Non. Ce que j'aimerais le mieux serait de venir bord à bord et de lui offrir une volée complète s'il n'amène pas ses couleurs : il faudrait un fou à lier pour refuser ; nous portons cinq fois son poids de métal. Ensuite, sans massacre, réparation ou tracas, nous le conduirons dans le port le plus proche avant de repartir vers Lisbonne où nous risquons d'être particulièrement en retard, de toute manière, après une telle course.

— C'est vrai, dit Pullings, il n'y a pas grand risque de le perdre ce soir avec la lune si près de son plein ; et c'est vrai que nous avons l'avantage du vent – on ne pourrait l'avoir plus. Mais je pensais seulement que si on ne le ralentit pas d'une manière ou d'une autre, à ce rythme il faudra un grand moment avant que nous puissions lui faire voir notre volée de près ; et d'ici là nous aurons peut-être parcouru presque

toute la longueur de la mer d'Irlande ; et revenir au louvoyage contre un coup de suroît au large de Galloway n'a rien de drôle.

Ils discutèrent de diverses possibilités puis, s'interrompant, Jack dit :

— Où est le docteur ?

— Je crois qu'il est reparti vers l'arrière il y a quelques minutes, dit Pullings. Comme il fait sombre déjà.

Maturin était effectivement reparti vers l'arrière, vers l'arrière et vers le bas, jusqu'au faux-pont où il était assis sur un tabouret tripode à côté du coffre de médecine, regardant fixement la chandelle dans la lanterne qu'il avait apportée : il avait plus de chances d'être seul ici que n'importe où ailleurs dans le navire, seul et dans le silence, car si la voix du navire et le grondement tumultueux de la mer se répercutaient en bas dans une confusion générale de sons, c'était un bruit incessant que l'on pouvait écarter dans le temps, oublier, au contraire des cris et des ordres spasmodiques, des bruits de pas et du vacarme qui venaient déranger ses réflexions tant qu'il restait dans le clavesin.

Il avait admis depuis longtemps que Gough n'ait plus d'importance réelle et qu'étant donné le résultat désastreux de toutes les tentatives de débarquement français jusqu'ici, il était extrêmement improbable qu'ils en lancent jamais un autre, quelque promesse que Gough pût leur faire. Sa perte n'affaiblirait pas de manière perceptible la machine de Bonaparte. Mais même si Maturin pouvait considérer tout cela comme évident, et le faisait d'ailleurs, cela n'affectait en rien sa détermination de ne pas être associé à l'arrestation de Gough ; depuis un très long moment son esprit retournait tous les moyens possibles d'affronter la situation.

Jusqu'ici son esprit n'avait pas produit grand-chose. Il tournait et retournait, mais ce mouvement, quoique ardu, était stérile. « Une pensée est comme un éclair entre deux nuits sombres », avait dit quelque grand homme : pour le moment, les nuits de Stephen n'étaient qu'une obscurité ininterrompue, sans la moindre lueur pour l'éclairer. Les feuilles de coca qu'il mâchait avaient la propriété de supprimer la faim et la fatigue, d'apporter une certaine euphorie, et de conduire à se sentir intelligent et même spirituel ; sans doute, il n'avait pas d'appétit et ne se sentait pas physiquement fatigué, mais pour le reste, il aurait pu consommer du foin.

Il y avait évidemment l'aimant de Pratt. Le compas d'un navire dévie du nord en présence d'un aimant et le barreur pouvait être trompé : le navire s'écarterait de sa vraie route. Mais de combien le compas dévierait-il, et à quelle proximité fallait-il qu'il soit ? Il ne savait rien de ces deux points. Il ne connaissait pas non plus la position du navire, sauf qu'il était en mer d'Irlande ; et dans cet état d'ignorance générale, il ne pouvait se former d'opinion utile quant au danger d'envoyer la frégate et ses amis sur quelque côte rocheuse.

Il glissa l'instrument dans sa poche et se fraya un chemin jusqu'au gaillard d'arrière, en s'arrêtant pour raccrocher la lanterne dans le clavesin. La lumière passant par la descente aurait dû le mettre en garde : il fut pourtant étonné par la limpidité de la nuit éclairée par la lune. Les couleurs étaient subtilement différentes mais on aurait presque pu se croire en plein jour ; il n'était pas le moins du monde question de ne pas reconnaître les quatre hommes de barre, Davies et Simms, de vieux Surprises, Fisher et Harvey, de Shelmerston, ni le quartier-maître à la gouverne, le vieux Neave. Il n'était pas le moins

du monde question d'approcher de l'habitacle et d'observer la variation du compas tout en déplaçant l'aimant, car non seulement West, qui était de quart, s'approcha aussitôt de lui pour lui demander s'il ne s'était pas couché, mais de plus, et très visiblement, le navire ne naviguait pas au compas. La brise avait forcé, c'était un bon coup de vent à présent : au dernier changement de quart, la *Surprise* avait pris un autre ris dans ses huniers et sa misaine et ferlé la civadière ; la chasse était là, droit devant, et c'est sur la chasse que la frégate faisait route, son beaupré pointant directement vers le long sillage éclairé par la lune, les deux navires fonçant dans la mer avec une urgence extrême.

— La distance semble à peu près la même, observa Stephen.

— J'aimerais pouvoir le penser, dit West. Nous avons gagné une encablure, à deux coups, mais il semble à présent l'avoir reprise et plus encore. Mais enfin, la marée va tourner contre le vent dans une heure à peu près et cela devrait lever un méchant clapot contre lui.

— Le capitaine s'est-il couché ? demanda Stephen, les mains en cornet pour que sa voix, devenue étrangement rauque et faible, porte par-dessus le vacarme du vent et de la mer.

— Non, il est dans la chambre à marquer la carte. Nous venons de faire un remarquable point avec Vega et Arcturus.

Ce serait là, bien sûr, le moyen le plus simple de résoudre au moins l'un des aspects de son ignorance. S'il entraît dans la chambre, il verrait la position du navire marquée sur la carte avec toute la précision d'un navigateur expert. Toutefois, ce ne serait pas élégant ; et en plus de l'inélégance, ce serait en contravention directe avec sa moralité

particulière, les lois privées qui pour lui séparaient la pratique odieuse de l'espionnage du rassemblement légitime d'informations.

— Je vous demande pardon ? dit-il, ayant raté la totalité de la dernière remarque de West si ce n'est qu'il avait parlé ou plutôt beuglé quelque chose à propos de feu.

— Je disais seulement qu'ils doivent être en train de brûler de la bruyère ou des ajoncs là-bas, sur Anglesey, dit West, montrant du doigt un lointain serpent orange par le travers tribord.

Stephen hocha la tête, réfléchit un moment, puis descendit à reculons l'échelle pour s'en aller vers l'avant par l'embelle. La plupart de la bordée tribord s'abritait sous le fronteau du gaillard et Barrett Bonden quitta le groupe pour le guider le long des canons solidement retenus dans leurs bragues, sous les canots solidement amarrés en drome, au-delà de la cuisine et par les marches pratiquées dans le fronteau du gaillard vers un endroit aussi confortable, sûr et sec que la situation difficile pouvait en offrir.

Il y avait moins de bruit à l'avant, sous le vent du mât de misaine et des bittons d'amarrage des écoutes de huniers, et ils bavardèrent un moment du progrès de la chasse ; le senau devant eux, clair et bien net, à un mille, fonçait et rejetait l'eau très loin. Bonden sentait le docteur troublé ; pour le cas où cela aurait un rapport avec cette prise, avec le comportement relativement médiocre de la frégate, ou avec ce qu'un terrien pouvait considérer comme le manque d'esprit d'entreprise du capitaine, il avança très délicatement quelques considérations : au début d'un très long voyage, un capitaine ne voulait pas risquer mâts, espars et cordages à moins d'être opposé à un vaisseau de guerre ennemi, d'une marine nationale, ou du moins à un corsaire très

important ; au début d'un très long voyage, la frégate, lourde et basse car chargée de tous ses vivres, ne pouvait être menée très dur comme on pouvait le faire quand elle flottait haut, sur le retour, avec tout juste quelques jours de réserves – le docteur se souvenait certainement comment la barque portait ses perroquets dans une brise à huniers arisés, et non seulement ses perroquets mais aussi des bonnettes hautes et basses sur la misaine, quand ils avaient poursuivi le *Spartan* en revenant de la Barbade. S'ils en faisaient autant à présent, la barque tomberait en pièces et il leur faudrait rentrer à la nage, pour ceux qui n'avaient pas d'ailes.

Bonden se rendit compte avec regret qu'il n'était pas du tout sur le bon bord : ce n'était pas cela qui troublait le docteur. Aussi, après quelques remarques générales sur la nécessité de faire très attention en revenant vers l'arrière – une main pour le navire et une main pour lui –, il l'abandonna à ses réflexions, si du moins l'on pouvait donner ce nom à cette agitation mentale anxieuse, revenant perpétuellement sur le même terrain tandis que la frégate et sa chasse couraient perpétuellement sur la même mer agitée, éclairée par la lune, ni l'une ni l'autre ne faisant un progrès perceptible dans ce monde dépourvu de tout objet fixe.

Pourtant il y avait là un facteur nouveau : Jack Aubrey ne considérait pas la capture du senau comme de première importance. Pourrait-on par conséquent lui suggérer de faire demi-tour et de courir sud, vers le rendez-vous de Lisbonne ?

Non, cela ne se pouvait pas. Jack Aubrey savait exactement jusqu'où il avait le droit ou plutôt l'obligation de mettre son navire en danger pour capturer cette prise ; et quant à son devoir professionnel, lui

offrir un conseil serait aussi utile que vouloir le corrompre.

— Eh quoi, Stephen, vous voici ! s'exclama Jack émergeant soudain de derrière les bittons sur lesquels Bonden avait tendu un petit écran en toile à voile. Vous êtes trempé comme un hareng mariné. C'est presque la renverse ; la marée va lever la mer et vous serez plus mouillé encore, si possible. Grand Dieu, on pourrait déjà vous tordre comme un faubert. Pourquoi n'avez-vous pas mis un ciré ? Diana vous en a acheté un. Venez prendre un pot de bouillon et des toasts au fromage. Laissez-moi vous aider à faire le tour des bittons : attendez la montée à la houle.

Un quart d'heure plus tard, Maturin dit qu'il irait digérer son bouillon et ses toasts au fromage dans le faux-pont où il avait un certain nombre de choses urgentes à faire.

— Je vais me coucher jusqu'à la fin du quart, dit Jack, vous seriez bien avisé d'en faire autant : vous avez l'air éreinté.

— En fait, je suis un peu détraqué. Peut-être vais-je me prescrire une potion.

Il avait toutes les raisons d'être détraqué, se dit-il, assis sur son tabouret près du coffre de médecine. Ses quelques mots indécis et vagues sur d'autres commandants ayant dans d'autres circonstances abandonné quelque chasse hypothétique s'étaient révélés inutiles ; ou même, si Jack avait saisi le moins du monde leur objectif, pire qu'inutiles. Son seul projet, celui de détourner le navire de sa route, était l'un de ces fantasmes aimables qui ont fort bon aspect jusqu'à ce qu'on les étudie de près. Dans ce cas, il ne serait praticable que par temps sombre et couvert, quand le compas seul commandait, et si cela pouvait être fait discrètement. À vrai dire,

la position du navire était convenable ; on pouvait le détourner très loin vers l'ouest de sa situation actuelle sans courir le moindre risque ; non qu'en soi le fait eût la moindre importance.

Détraqué il était, et agité : la renverse de la marée avait levé une mer considérable, pas aussi brutale qu'on l'espérait car le vent faiblissait, mais suffisamment rude pour interdire tout séjour prolongé à l'étrave. Il arpentait donc le pont supérieur entre la porte de la chambre et le canon avant du côté au vent. Chaque bordée le vit circuler ainsi, et dans certaines, quelques hommes parmi les plus simples dirent qu'ils n'avaient jamais vu le docteur s'inquiéter tant d'une prise, cependant que leurs compagnons plus doués leur demandaient : « C'est-y probable qu'un monsieur avec une canne à pommeau d'or et un carrosse se soucie d'un petit senau corsaire à dix canons ? Non. C'est une rage de dent, qu'il a, et qu'il essaie de faire passer en marchant ; mais ça sert à rien – ça sert jamais à rien – et pour finir il ira prendre une bonne potion ou peut-être Mr Martin ira lui tirer sa dent. »

C'est à cinq coups du quart de minuit, la situation pour autant qu'il pût voir restant inchangée, que Stephen regagna finalement le faux-pont, ouvrit le coffre de médecine et sortit sa bouteille de laudanum.

« Non, se dit-il en buvant sa modeste dose avec un calme voulu, la seule solution concrète et réalisable que j'aie pu découvrir ne vaut rien. Il me faudra attendre les événements et agir en conséquence, mais pour agir avec un effet quelconque il me faut au moins avoir un peu dormi et je dois surmonter cette détresse disproportionnée. »

Il grimpa les échelles pour la dernière fois, pénétra dans le clavesin, ôta ses vêtements trempés.

Killick, qui n'avait aucune raison d'être debout à cette heure, ouvrit sans bruit la porte et lui tendit une serviette puis une chemise de nuit sèche. Il ramassa le tas de vêtements, regarda le docteur d'un air sévère puis remplaça les mots qu'il allait dire par un « Bonne nuit, monsieur ».

Stephen prit son rosaire dans le tiroir : égrener des perles était aussi proche de la superstition que le Renseignement de l'espionnage, mais si pendant bien des années il avait considéré les prières privées, les demandes privées comme impertinentes et de mauvaise éducation, les formes plus impersonnelles, presque exclamatives, lui semblaient de tout autre nature ; et en cet instant, la nécessité d'une piété explicite s'imposait fortement à lui. Mais la chaleur de la chemise de nuit sèche sur son corps pâle, trempé et grelottant, le mouvement de la bannette suspendue quand il eut réussi à s'y hisser et l'effet de la potion furent tels que le sommeil l'enveloppa tout à fait avant le septième Ave.

Il fut réveillé par le bruit du canon et le rugissement des ordres au-dessus de sa tête. Il se redressa, l'œil fixe, et reprit ses esprits ; une maigre lueur grise filtrait par le hublot et il eut l'impression que la vitre était violemment arrosée. La mer était tombée. Un autre coup de canon tout à l'avant.

Il sortit de sa bannette, chancelant, et enfila la chemise propre et la culotte posées sur le coffre. Il se hâtait vers l'échelle quand Killick rugit « Ah non, alors. Ah non, alors, monsieur, pas sans mettre ça ! » – un long manteau ciré, lourd et puant, avec un capuchon, l'un et l'autre attachés avec du merlin blanc.

— Merci beaucoup, Killick, dit Stephen quand il fut bien emmitouflé, où est le capitaine ?

— Sur le gaillard d'avant, au milieu de la catastrophe, affairé comme Belzébuth.

Au pied de l'échelle, Stephen leva les yeux et son visage fut instantanément trempé – trempé d'eau douce, une pluie froide, torrentielle, si dense qu'il pouvait à peine respirer. Courbant la tête, il atteignit le mât d'artimon et la roue, la pluie tambourinant sur ses épaules et son capuchon. Les ponts étaient tous encombrés d'hommes affairés, choquant apparemment les écoutes, la plupart méconnaissables dans leur tenue de mauvais temps ; mais il ne semblait pas y avoir grande inquiétude et le navire ne faisait pas le branle-bas. Une grande silhouette coiffée d'un suroît se pencha sur lui et le regarda de près : Davies le Gauche.

— Ah, c'est vous, monsieur, dit-il, je vous emmène à l'avant.

Comme ils se frayaient un chemin le long du passavant bâbord, voyant à peine l'autre côté du pont à travers l'averse, le grain passa, obscurcissant encore tout le nord-est mais ne laissant qu'un reste de bruine sur le navire et la mer vers le sud et l'ouest. Jack était là en ciré avec Pullings, le bosco et quelques hommes, encore ruisselants d'eau au milieu d'un inextricable embrouillamini de cordages, de voilures et d'espars parmi lesquels Stephen crut reconnaître le mât de perroquet avec sa joyeuse pomme vert vif.

— Bonjour, docteur ! s'exclama Jack. Je suis heureux de voir que vous nous apportez le beau temps. Capitaine Pullings, Mr Blockeley et vous avez tout en main, je crois.

— Oui, monsieur, dit Pullings. Quand Mr Bentley aura mis en place son chouquet de réserve, il ne restera que des broutilles à faire.

— Du moins nous n'aurons pas besoin de laver les ponts aujourd'hui, dit Jack en regardant vers l'arrière où l'eau de pluie jaillissait encore en jets épais par les dalots.

— Docteur, irons-nous boire un premier pot de café et manger ce qui reste du pain, grillé ?

Dans la cabine, il dit :

— Stephen, je suis désolé de devoir vous dire que j'ai tout raté, et que le senau nous a échappé. Hier soir Tom voulait tirer un coup de canon à grande portée dans l'espoir de le ralentir. J'ai refusé mais ce matin je l'ai regretté. Le grain avait aplati la mer et comme la brise se mourait, il commençait à nous échapper main sur main ; j'ai donc dit « C'est maintenant ou jamais » et mis tout dessus pour le rattraper. Nous sommes venus à portée possible et nous avons tiré quelques coups, dont l'un est passé si près qu'il a jeté de l'eau sur son pont, avant qu'un galhauban ne casse et que notre perroquet de misaine ne dégringole. Il s'est enfui à tout jamais, ventre à terre, et avec ce temps brouillé nous n'arriverons pas à le retrouver. J'espère que vous n'êtes pas trop déçu.

— Pas du tout, pas le moins du monde, dit Stephen en buvant son café pour dissimuler l'intensité de sa satisfaction et de sa gratitude.

— Remarquez bien, dit Jack avec ardeur, il risque fort d'être pris par un de nos croiseurs. Il a changé de route vers l'est quand il nous a vus le remonter si vite et à présent le voici tout à fait encapé dans l'estuaire de la Clyde. Il n'en sortira jamais avec ce vent, et cela peut durer des semaines.

— En est-il de même pour nous ?

— Oh non, nous avons beaucoup plus d'eau à courir. Quand nous aurons rétabli les voiles hautes, nous pourrons tirer un petit bord vers le sud-ouest

pour être sûrs de doubler le Mull de Kintyre, faire du nord jusqu'au-delà de Malin Head, nous dégager largement de terre, et ensuite route sur Lisbonne par le nord de l'Irlande. Entrez, Tom, asseyez-vous et prenez une tasse de café, bien qu'il soit froid.

— Merci, monsieur. Les travaux immédiats sont achevés et nous pouvons hisser foc et voile d'étai de misaine quand vous voudrez.

— Très bien, vraiment très bien : le plus tôt sera le mieux.

Il avala son café et tous deux repartirent vers le pont. Un moment plus tard, Stephen, achevant le pot, entendit la voix puissante de Jack dans toute sa force :

— Ho, le monde. Tout le monde, à virer !

3

— Bonden, dit Jack Aubrey à son patron de canot, dites au docteur que s'il a le temps, il y a quelque chose à voir sur le pont.

Le docteur avait le temps ; le violoncelle sur lequel il travaillait émit un ultime son profond et il grimpa l'échelle tout courant, un air d'attente sur le visage.

— Là, juste par le travers, dit Jack avec un mouvement de tête vers le sud. Vous verrez les brisants à son pied aussi clair que possible à la montée de la houle.

— Sans aucun doute, dit Stephen, regardant Malin Head s'effacer et réapparaître faiblement dans la pluie mince ; puis, sentant que l'on attendait autre chose de lui : Je vous remercie de me l'avoir montré.

— Ce sera votre dernier regard sur votre terre natale pour environ seize degrés de latitude et Dieu sait combien de longitude, car j'ai l'intention de passer loin au large, si je peux. Voulez-vous le regarder à la lunette ?

— S'il vous plaît, dit Stephen.

Il aimait sa terre natale, même si ce morceau-là semblait particulièrement noir, mouillé et peu accueillant ; mais il ne souhaitait pas prolonger le spectacle, surtout sachant par expérience personnelle cette partie de la province habitée par une population cancanière, fourbe, rapporteuse, bruyante, méprisable, pingre, détestable, inconsistante et inhospitalière. Dès qu'il le put déceint, il referma la lunette, la rendit et retourna à son violoncelle. Ils devaient tenter un autre quatuor de Mozart sous quelques jours et il ne souhaitait pas se discréditer face au jeu beaucoup plus accompli du commis.

Resté seul, Jack poursuivit son va-et-vient habituel. Il avait probablement couvert plusieurs centaines de milles sur ce gaillard d'arrière au cours de toutes ces années, et le piton à œil, près du couronnement, où il faisait demi-tour, brillait comme l'argent ; il était aussi dangereusement aminci. Jack était heureux d'avoir vu aussi clairement Malin Head. Cela prouvait qu'Ininshtrahull et les Garvans, sur lesquels bien des navigateurs meilleurs que lui-même étaient venus se jeter, surtout par temps bouché, sans vision du soleil le jour ou d'étoiles la nuit, se trouvaient largement derrière. Après un mille complet, pour caresser la chance, il donna les ordres qui conduiraient le navire droit vers l'ouest, ou aussi près que le vent de sud-ouest le permettrait ; et il constata avec plaisir qu'il lui suffisait d'un demi-quart de portant pour filer allègrement sept nœuds sans plus

que les huniers et les voiles basses, bien qu'une mer modérée ne cessât de frapper son étrave bâbord avec toute la régularité d'une houle bien établie, la poussant un peu hors de sa route et envoyant les embruns et même les paquets de mer en diagonale à travers le gaillard d'avant et l'embelle.

Ce fait et le goût du sel sur ses lèvres lui inspiraient une profonde satisfaction ; mais en même temps il savait que l'équipage de la frégate était dans l'ensemble démoralisé, déçu et de mauvaise humeur. Il jugeait très probable que quelques matelots parmi les plus sombres utilisent déjà les mots « un voyage malchanceux » ou « un Jonas à bord », ce qui pouvait devenir fort dangereux s'ils prenaient une emprise solide sur l'esprit collectif du navire, toujours enclin au fatalisme – plus dangereux encore à bord d'un navire sans infanterie de marine, sans Code de justice navale, sans recours au service dans son ensemble, un navire à bord duquel l'autorité du capitaine dépendait uniquement de son statut, et son statut de ses succès présents aussi bien que passés. Il l'avait appris non pas en écoutant leurs conversations ou les rapports d'hommes de confiance tels que Bonden ou Killick, ou de l'équivalent du capitaine d'armes et de son aide – il détestait les rapporteurs – mais parce qu'il avait passé la plus grande part de sa vie en mer, dont une partie comme gabier de misaine. S'il jugeait l'humeur du navire, c'était pour l'essentiel de manière inconsciente – impressions fugitives d'un travail consciencieux plutôt que zélé, absence de remarques d'un humour vulgaire à l'avant, regards désabusés ou réponses querelleuses entre compagnons, parfois, et absence générale de tonicité. Bien que très instinctif, son jugement était étonnamment précis.

« Nous avons peu de chances de trouver une consolation dans ces eaux, à moins de tomber par hasard sur un Américain, se dit-il, mais du moins pour le reste du mois nous bénéficierons d'une belle navigation hauturière, bord sur bord à chaque quart jusqu'à atteindre les grands vents d'ouest ; tout ce qu'il faut pour les tenir occupés mais sans trop, et puis au moins nous allons retrouver le soleil. »

Bien loin dans l'Atlantique, les longues bordées successives, les journées occupées par la même routine du nettoyage des ponts au petit jour à l'extinction des feux, la succession immuable des coups de cloche, la nourriture tout à fait prévisible, sans rien en vue d'un horizon à l'autre que la mer et le ciel, devenant tous deux de plus en plus agréables, et les habitudes de la vie navale exercèrent leur force habituelle ; la bonne humeur revint presque à son niveau habituel d'insouciance et il y eut comme d'habitude l'émotion violente et l'enthousiasme de l'entraînement aux grands canons tous les soirs, lors du rappel aux postes de combat – entraînement exécuté à pleine charge et en visant une cible flottante.

Pendant que la *Surprise* gagnait dans l'ouest, Jack dépensa plus en barils de poudre qu'il n'aurait gagné en parts de prise si le *senau* avait été capturé. Il s'en justifiait devant sa conscience (car nul autre, et surtout pas Stephen, ne remettait la dépense en question) par le rappel de la très haute qualité de feu, rapide et précis, de la frégate, par le fait que tous ses hommes étaient un peu rouillés et que ceux des *Orcades* (dont quelques-uns avaient embarqué avec leurs arbalètes) n'avaient guère idée de ce qu'était un entraînement discipliné et combiné ; mais il savait fort bien que le grondement énorme, la flamme étincelante dans le nuage de fumée, le hurlement strident du recul des canons, la concurrence entre

les bordées et l'extase quand un radeau de barils de bœuf à deux cents yards explosait soudain en morceaux dans un envol d'eau blanche et de bouts de bois projetés à grande hauteur contribuaient puissamment à rétablir l'entrain général et à ramener la *Surprise* vers son état de navire heureux, seule machine de combat efficace, seule sorte de navire qu'il eût plaisir à commander.

Cet état ne pouvait apparaître spontanément que dans quelques cas exceptionnels, par exemple lorsqu'une bonne équipe de gabiers de misaine se retrouvait à bord d'un navire sec et marchant comme un oiseau, avec des officiers mariniers efficaces – le bosco était souvent un personnage essentiel en matière de bonheur –, un groupe convenable d'officiers de qualité et un capitaine sévère mais non tyrannique. Autrement, il fallait le faire naître. Le premier pont avait sa manière à lui de traiter les hommes vraiment bons à rien, les chassant de leur plat et leur menant une vie horrible ; mais il y en avait d'autres, des caractères plus forts, des hommes d'une certaine éducation, capables de provoquer de sérieux ennuis s'ils se trouvaient à la fois maladroits et mécontents. Sur la *Surprise*, par exemple, il y avait actuellement huit Shelmerstoniens servant devant le mât qui avaient eu des commandements à eux, et un certain nombre d'autres qui avaient été patrons et connaissaient la navigation.

Il en était de même, de manière un peu différente, pour le carré ou le poste selon les cas. Dans cette société limitée, un membre mal intégré pouvait déranger remarquablement le fonctionnement du navire entier ; et les petits défauts qui n'auraient aucune importance pour un voyage jusqu'à Gibraltar pouvaient prendre des proportions gigantesques au cours d'un long armement – une couple d'années

Table

<i>Cartes</i>	7
Le rendez-vous malais	13
Les tribulations de la « Muscade »	431



13918

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 20 août 2023

Dépôt légal août 2023
EAN 9782290384893
OTP L.21EPLN003419-554260

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion